56e ANNÉE — JUIN 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC



JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Paraît le 15 — SOMMAIRE — *le Numéro 1f.*

	Pages
La Religion de l'Evolutionnisme.....	369
Le Congrès de Genève, Paul Bodier....	389
Terre et Ciel, Jean Reynaud.....	397
Les âmes réconciliées, par Henri Brun (*suite*).....	401
La Mort par Maurice Maeterlink, Edmond Benoit.....	416
Causeries sur l'Education, E. Verrière.	419
Causeries Philosophiques, Guibal.....	424
Idéal, Dubois de Montbeynaud.....	428
La Raison, Henri Constant.....	432
Pleurs et Sourires, Ed. Schaffer.....	435
Echos de l'Au-delà.....	437
Académie d'Etudes Psychiques du Portugal.....	439
Conférences.....	440
Avis important.....	440
Pensée du mois de juillet.....	440

BUREAUX : 42, Rue Saint Jacques — PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE — PARIS

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
Copyright by Leymarie. 1913

LA REVUE SPIRITE

Chaque numéro **mensuel**, in-8° jésus, comprend 64 pages de texte et des pages d'annonces réservées aux ouvrages les plus recommandés. Les lecteurs y trouveront une suite d'articles philosophiques et moraux, des études et conférences, des nouvelles et actualités, et des comptes rendus détaillés de tous les phénomènes, expériences et ouvrages nouveaux concernant la doctrine. — Le numéro de Décembre contient la couverture imprimée, le sous-titre et la table des matières pour l'année. **Plusieurs numéros sont illustrés.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies françaises.....	**10** fr. par an
Europe.....	**12** —
Outre-mer.....	**14** —

L'abonnement part de tout mois et se paie à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, de 768 pages, **10** fr. l'année, port en plus. — PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE. — *Reliure ½ basane solide et soignée*, de 1858 à 1892, **3** fr.; à partir de 1893, **3** fr. **50** par volume.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un *mandat-poste* à l'ordre de M. Paul LEYMARIE.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. Les abonnements français (France et Colonies Françaises) sont considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

AVIS TRÈS IMPORTANT

LA LIBRAIRIE SPIRITE fournit, *contre mandat-poste*, **tous les ouvrages** parus en librairie, à Paris, le port en sus (10 % de leur valeur pour la France et 20 % pour l'étranger. Recommandation : France **0.10**, Étranger, **0.25** par colis.

Envoi du catalogue contre **15** *centimes en Timbres-Poste* **français.**

Toutes les correspondances, *mandats-poste*, quel qu'en soit l'objet, doivent être adressés à **M. P. LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques, PARIS. — **Téléphone 819-58.**

56e ANNÉE — JUIN 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P. G. LEYMARIE

DIRECTEUR GÉRANT
DEPUIS 1901
PAUL LEYMARIE FILS

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ — PAS DE SALUT

La Religion de l'Evolutionnisme

CHAPITRE V

L'évolution intégrale

Les corollaires de l'évolution. — *Le relativisme de nos connaissances : pragmatisme et idéalisme ; le relativisme et l'absolu. — Le monisme : la convergence des choses ; le monisme comme théorie absolue et comme nécessité logique ; monisme et pluralisme. — L'immanentisme : impossibilité d'agents extérieurs ; l'univers et la divinité ; immanence et transcendance. Quatre termes synonymes.*

L'envergure de l'évolution. — *L'intelligence humaine devant le fait d'un mystère du monde. — La signification de ce fait. — L'humanité et les évolutions possibles.*

L'essence de l'évolution. — *Les apparences physiques et la force productrice. — L'évolution et la théorie de la descendance. — La confusion initiale du phénoménalisme : Virchow et Dubois Reymond. — L'erreur dualiste : l'ordre*

physique et l'ordre psychique en réalité et dans le discours. — La vie de la pensée et la détermination des possibilités évolutives.

L'ascension évolutive. — *Imago mundi. — L'harmonie générale, la différenciation des étapes et l'individuation des êtres. — La conservation et l'énergie et la création de valeurs nouvelles. — Une illusion de Bergson : la réalité et les relations : l'ascension des valeurs. — L'état social dans les règnes inférieurs et chez l'homme. — La personnalité et la signification des étapes humaines.*

La synthèse des chapitres précédents peut se formuler comme suit. La doctrine évolutive s'oppose.

a) A toutes les religions pour autant qu'elles comportent l'introduction d'une volonté arbitraire dans l'ordre de l'univers et qu'elles prétendent circonscrire dans les limites d'une foi concrète le libre essor de la pensée humaine;

b) A toutes les théories mécanicistes, tant énergétiques qu'atomistiques, qui essaient de réduire l'univers à un jeu de facteurs accessibles à notre intelligence, c'est-à-dire à une équation soluble sans résidu dans l'ordre humain ;

c) A toutes les formules agnostiques, qui veulent ignorer l'enchaînement des phénomènes, éliminer la causalité et interdire la recherche de la finalité.

Avant d'aller plus loin, il n'est pas sans utilité de déterminer davantage le concept de l'évolution intégrale en disant ses corollaires et en insistant sur son envergure, son essence et la signification de ses étapes. Ce sera en même temps une récapitulation, qui éclairera à revers et précisera davantage les considérations essentielles des chapitres précédents.

***

Avant tout il importe de se rendre compte pleinement que la théorie évolutive implique le *relativisme* de toutes nos connaissances et que de ce fait elle nous oblige à transposer radicalement toutes les habitudes de penser que nous a léguées le dogmatisme tant religieux que rationaliste. Tout comme les dogmatismes religieux elle professe qu'il y a un mystère du monde et qu'au-dessus de l'humanité s'étagent des sphères — si tant est que cette image soit permise — qui sont inaccessibles à l'intelligence humaine. A la différence des dogmatismes religieux, qui construisent une opposition irréductible entre Dieu et le monde, tout en appliquant en fait les pauvres ratiocinations de l'intelligence humaine à l'Au-Delà de l'humanité, l'évolutionnisme estime que cet inaccessible n'a rien de définitif, ni d'absolu en ce sens qu'il ne nous appartient pas de limiter les ascensions des choses, mais

en revanche il fait droit pleinement à l'impénétrabilité du mystère cosmique à l'étape humaine. Il tient compte pratiquement des constatations ultimes de toute philosophie à savoir que les concepts absolus sont pour nous vides de sens, que la compréhension de la réalité nous échappe, que toute notre activité intellectuelle se limite à relever les relations des choses et qu'elle est circonscrite dans le cycle du temps, de l'espace et de l'individuation, qu'enfin puisque nous ne pouvons nous faire aucune idée d'une réalité supérieure aux relations des choses, il est puéril de prétendre renfermer celles-ci dans les cadres de nos catégories.

C'est dire que la définition traditionnelle de la vérité : « Adæquatio rei et mentis » est reconnue comme illusoire, parce que cette adéquation ne peut exister pleinement en fait. La vérité n'est jamais qu'approximative et fragmentaire : son expression varie suivant les nécessités du moment ; elle s'élève et s'épure proportionnellement aux ascensions intellectuelles, mais sans que l'inquiétude humaine arrive à jeter l'ancre dans l'absolu, ni même qu'il lui soit donné de percer toutes les ténèbres des relations. C'est l'intelligence qui devient pour nous la mesure de la réalité, comme le voulait Protagoras.

Dès lors il faut se résoudre à considérer comme justifiée et nécessaire l'attitude du pragmatisme, qui juge les idées d'après leurs conséquences pratiques ou leur utilité, cette utilité tant entendue dans le sens le plus vaste et le plus élevé. Il importe de « vérifier » les théories par l'action, de renoncer aux idées abstraites, de proclamer l'insuffisance des solutions verbales, des systèmes fermés prétendus absolus, de retourner vers les faits concrets, vers l'action, vers l'effort pour modifier les réalités existantes. Au début, les lois scientifiques étaient envisagées comme la pensée du Très-Haut. Nous n'y voyons, aujourd'hui, que de simples approximations sujettes à revision. Toujours soumises aux rectifications des faits, les hypothèses scientifiques se font et se défont sans cesse. A plus forte raison en est-il de même des vérités philosophiques, qui ne sont que des vérités psychologiques relatives (1).

Il est assez curieux qu'en France et en Allemagne surtout cette théorie soit combattue tantôt au nom du bon sens, tantôt au nom de l'idéalisme. Pour le pragmatisme, allègue-t-on, la vérité n'est plus la reine intangible dans l'empire de l'idée, mais la servante modeste sur le champ de l'expérience. Mentré n'y voit qu'une forme supérieure de l'utilitarisme anglais, contraire aux traditions nationales de spéculation désintéressée, et destructive de la philosophie « qui entretient le noble tourment de la vérité pour la vérité ».

Tout cela n'est qu'incompréhension, confusion atavique et verbiage. La

(1) J. Bourdeau. *Pragmatisme et Modernisme*. Paris, Alcan, 1909, p. 73 et 74.

plus haute conception de la vérité, la plus efficace en même temps, consiste à la considérer comme vraie dans la mesure où elle contribue à reculer les bornes de la pensée et à purifier le sentiment moral. C'est ainsi que le relativisme évolutionniste n'est pas seulement la théorie la plus pratique ; il est en même temps la plus idéaliste de toutes par les perspectives indéfinies qu'il ouvre et par son refus d'arrêter les évolutions possibles aux concrétisations de la mentalité traditionnelle et... vulgaire. En face de lui le dogmatisme traditionnel ne professe qu'un pseudo-idéalisme. Sa « Vérité » n'est qu'une pauvre formule sans sève et sans vie ; ce qu'il nous demande de vénérer comme une reine intangible dans l'empire de l'idée se révèle, si l'on y regarde de près, comme une idole faite à son image et substituée au mystère insondable et ineffable par besoin de repos intellectuel. En somme l'évolutionnisme relativiste et pragmatiste arrache le culte de l'idée à l'étreinte de la forme, à la fantasmagorie des symboles, et au fétichisme du sentiment esthétique banal, qui nous fait confondre le vrai avec ce qui, momentanément et en vertu de notre culture et de nos dispositions acquises, nous semble beau ou simplement séduisant.

« Le style de Chateaubriand, dit l'auteur de l'*Arte de persuadere* (1) qui tire une preuve de l'existence de Dieu du chant de l'alouette et démontre la vérité du christianisme par la beauté de ses rites, a conquis plus d'adeptes à la réaction catholique que les raisonnements d'un Bonald. L'œuvre de Victor Hugo fut plus puissante encore. Grâce à la profusion, à la splendeur de son vocabulaire, ce sophiste sublime a prêché aux générations successives la légitimité, le culte de Napoléon, de Louis-Philippe, le socialisme humanitaire, la république universelle, et il meurt dans une apothéose. » Cet idéalisme-là, le seul que connaissent les foules, consiste surtout à revêtir d'oripeaux chatoyants une idée très souvent quelconque. Il a son utilité parce qu'il rend l'idée assimilable aux mentalités faibles, mais le progrès générique et individuel lui doit bien moins que l'enthousiasme vulgaire se l'imagine et il n'y a certes pas lieu d'arrêter l'ascension de la pensée humaine à son imagerie décevante.

En revanche, cet aspect de la théorie évolutive a inspiré à Eucken l'une de ses pages les plus belles (2). L'illustre professeur de Jéna, après avoir exposé que le dogmatisme voit menacer, non seulement des parties isolées de ses conceptions traditionnelles, mais également l'idée d'une vérité immuable dont il ne peut se passer, caractérise comme suit le rôle du relativisme évolutif : « Tout contribue à assigner à la doctrine de l'évolution une place loin au-dessus de toutes les théories particulières : elle a pris la direc-

(1) Guiliam il Sofista. Florence, 1907.

(2) *Geistige Strœmungen der Gegenwart*. Veit et C°, à Leipzig, éditeurs, 1909, p. 204 et 205.

tion de l'ensemble et crée un nouveau type de vie... Il ne s'agit pas de s'adapter à une réalité existante, mais de perfectionner celle qui se dessine. L'activité ne se trouve pas en dehors du monde, mais dans son centre et elle contribue à son expansion. La fuite hors du courant du temps dans une éternité immuable, la poursuite d'un état idéal considéré comme un but fixe, cesse : il s'agit de suivre intégralement le mouvement de l'époque. La vie dans tous les domaines est ainsi réveillée de sa torpeur, précipitée dans un mouvement ardent et mise en face des devoirs de l'actualité palpitante. Elle acquiert ainsi une élasticité qui s'empresse au devant de tous les changements ultérieurs... Si, d'après la parole de Hegel, le « devenir » constitue ainsi « la vérité de l'être », l'idéal doit en partager la mobilité. Les buts deviennent variables et la vérité « fille du temps » (*veritas filia temporis*). La vie est ainsi soumise à un relativisme total, mais, avec la ruine de la conception ancienne, celui-ci a perdu toute terreur. En effet, notre raison d'être n'est plus l'acquisition d'une vérité qui existe autour de nous à l'état concret et définitif, mais la génération d'une vie aussi riche que possible dans notre cycle à nous. Le mouvement ne s'étend pas seulement à nos aspirations et à nos évolutions internes : les formes extérieures, qu'adopta la vie moderne, ont donné le concours le plus efficace à cette transformation de l'existence en un mouvement qui s'avance sans trêve. La technique a accéléré le processus vital dans des proportions insoupçonnées ; elle donne plus d'importance à l'heure et intensifie de façon inouïe les contacts et par conséquent les changements des choses. Jusque dans ses outils, le travail subit une évolution sans arrêt. Grâce à tout cela la victoire de la doctrine du mouvement semble définitive et en même temps, nous aurons conquis une vie plus forte, plus libre et plus généreuse. »

Il est à remarquer encore que ce relativisme ne s'oppose pas, à proprement dire, à l'absolu. S'il refuse d'introduire l'immuabilité de son concept dans notre monde actuel qui est tout de relations, il permet de le réserver comme solution finale du mystère de l'être. On peut même dire qu'il y aboutit, du moment que l'on se borne à considérer l'absolu comme la domination par la raison de toutes les relations possibles. Il interdit toutefois d'essayer de pénétrer l'état de choses que cette domination déterminera. Les hégéliens conséquents, tel notamment M. F. Bradley, dans *Appearance and Reality*, se rapprochent ici des pragmatistes en envisageant la réalité comme la totalité de toutes les expériences possibles, et en admettant qu'une réalité est d'autant plus haute que la multiplicité qu'elle enserre est plus grande et plus grande l'unité qui sort de cette multiplicité (1).

(1) *La Pensée humaine*, Harold Hoeffding ; traduction de Jacques de Coussagne. Paris, Alcan, éditeur, p. 103.

L'impérieux besoin d'harmonie dans l'ensemble des éléments cosmiques ne peut cependant s'arrêter à la constatation du relativisme de nos connaissances, promesse et espoir d'une science ultérieure sereine et totale. Il tend irrésistiblement à découvrir la convergence essentielle des choses sous la multiplicité des apparences et à dégager un principe unique d'évolution dans les lois qui régissent l'univers. En d'autres termes : le concept de l'évolution continue et générale des êtres entraîne logiquement celui de l'unité dans l'évolution, *le monisme*. Seulement, une fois de plus, il s'agit de s'entendre.

Comme il n'est et il ne peut être question que du caractère de l'évolution dans le domaine qui nous est intelligible, voici la question bien simple, la seule, qui se pose : L'évolution se fait-elle sous une impulsion unique ou faut-il admettre des facteurs hétérogènes et essentiellement divergents ? L'évolution peut-elle bifurquer et aboutir à des termes opposés ou bien sous leur apparente opposition tous ses facteurs tendent-ils en tout vers un but unique ? Méphistophélès n'est-il, en définitive, suivant le mot de Gœthe, « qu'une partie de cette force qui veut toujours le mal et crée toujours le bien » (1)?

A cette question, la réponse jaillit spontanée, évidente : l'évolution doit se faire dans une convergence de forces vers un but unique et dans ce sens l'évolutionnisme ne peut être que moniste. Un conflit de facteurs essentiellement divergents est destructif de toute l'harmonie des choses. Il mène fatalement soit au chaos et au néant, soit à la conception dualiste vulgaire d'un principe divin et d'un principe satanique, qui nous rejette immédiatement dans l'arbitraire et l'illogisme fondamental, et ramène la théorie de la constance avec tout son cortège dogmatique.

D'autre part, cependant, l'intelligence humaine ne peut aller au delà de la constatation que la convergence des facteurs et l'unité d'impulsion et de but sont une nécessité logique. C'est retomber dans la confusion initiale des dogmatismes que de chercher à établir dans le cadre évolutif une théorie moniste absolue ou concrète, peu importe que ce soit au sens matérialiste ou bien au sens idéaliste et panthéiste. Nous n'avons à revenir ni sur l'insuffisance radicale des théories atomistiques et énergétiques en face des données positives du problème cosmique, ni sur la vanité de l'effort qui veut *démontrer* l'identification essentielle des choses. La conception de ce monisme-là comporte la pénétration du mystère des choses qui nous est interdite tant que nous demeurons engagés dans le cycle évolutif. La philosophie naturaliste d'un Haeckel, qui cherche à renfermer la toute puissante fécondité de

(1) *Faust*, I, scène 3 :

Ein Teil von jener Kraft
Die stets das Bœse will und stets das Gute schafft.

l'idée évolutive dans le cadre biologique, s'illusionne autant que le monisme spiritualiste de Spinoza, qui est ballotté en fait du naturalisme au mysticisme sans trouver un équilibre stable. Vis-à-vis de Hegel lui-même, qui a donné au monisme évolutif son expression la plus vaste et la plus haute, et dont le panthéisme passe comme un océan sans bords par-dessus et par-delà les possibilités générales de la compréhension, il faut maintenir que le monisme ne peut ambitionner d'être une doctrine ontologique positive : il constitue essentiellement un principe de ratiocination, le seul dont l'humanité dans son étape actuelle puisse s'accommoder. Un pas de plus et les antinomies irréductibles se dressent devant nous.

C'est dire, en somme, que le monisme n'est pas une doctrine qui nous livre la compréhension de l'harmonie du monde dans une unité harmonieuse : il se borne à affirmer la nécessité, la « Denknotwendigkeit » de cette unité et assigne son dégagement graduel comme but suprême à la pensée et à l'effort de l'homme. Cette thèse les sciences naturelles et surtout la biologie l'ont ressuscitée en même temps qu'elles ont ressuscité la conception évolutionniste de l'univers. Elles lui ont apporté les arguments d'indication les plus précieux, mais ces arguments ne vont pas jusqu'à établir, à eux seuls, ni sa vérité apodictique ni son admissibilité exclusive comme attitude de la raison humaine. Cette admissibilité exclusive ressort de la constatation de la supériorité logique et morale de la conception moniste de l'univers sur la conception dualiste. Ce qu'on peut et ce qu'on doit lui demander, c'est de résoudre mieux que les conceptions anciennes les contradictions apparentes de l'univers, de s'adapter ainsi davantage aux conquêtes positives de l'intelligence humaine et de permettre de poser plus rationnellement les grands problèmes ontologiques, psychologiques et moraux.

Envisagé comme l'affirmation de l'unité dans l'impulsion évolutive et de la convergence des facteurs cosmiques, précisé comme une nécessité logique qui trouve dans l'ascension continue des êtres une contre-épreuve scientifiquement suffisante, le monisme ne supprime ni la distinction des étapes ni celle des individuations. Non seulement il ne s'oppose pas à la multiplicité de la réalité objective et au pluralisme des pragmatistes : dans le cadre du relativisme et de l'évolution, il implique, au contraire, cette multiplicité et cette pluralité, en imposant à la pensée le devoir d'étudier chaque entité dans son individuation d'abord, dans ses liens avec l'ambiance et l'ascendance ensuite, pour déterminer en dernier lieu les phases successives probables ou possibles de son évolution. Le cycle s'élargira et les convergences apparaîtront à mesure de notre effort. C'est dire que l'idée moniste doit naître tout naturellement de celui-ci et s'affirmer dans une sérénité et une ampleur progressive, sans qu'il faille la prendre comme point de départ (1).

(1) L'évidence de cette conception s'est imposée même au Congrès international des Mo-

Relativiste et *moniste*, l'évolutionnisme est enfin essentiellement *immanentiste* dans ce sens que, par définition, elle exclut l'ingérence de forces extérieures. La possibilité de cette ingérence tombe de toutes pièces du moment qu'on écarte la conception dualiste. Mais, indépendamment de cette considération, l'évolution créatrice doit trouver en elle-même toutes les énergies nécessaires pour conduire les êtres depuis des germes infimes jusqu'aux efflorescences les plus vastes. Elle doit recéler en elle-même le secret du mystère des transformations et de l'apparition de valeurs supérieures. Toute introduction d'agents spécifiquement distincts et indépendants de ceux qui sont à l'œuvre dans la gestation des mondes signifie une mutilation de l'évolution et cette mutilation est équivalente à sa négation. En effet, toute ingérence extérieure est synonyme d'une introduction d'éléments arbitraires. Elle constitue une atteinte aussi bien à la loi de causalité et de finalité qu'à la rationalité humaine, et cette atteinte une fois de plus nous amène ou bien au chaos ou bien aux antinomies des dogmatismes.

A l'analyser jusque dans son tréfonds, c'est la poussée immanentiste, plus encore que la poussée évolutive, qui caractérise l'orientation de la pensée moderne. Cette orientation consiste à s'appuyer sur l'acquis de l'humanité pour lui conquérir de nouveaux domaines, alors que l'orientation ancienne partait de l'idée abstraite, établie en dehors de la réalité. Emancipée des dogmes absolus et des déductions syllogistiques, la pensée moderne veut construire le monde dans sa réalité vivante sur les données de l'observation ; elle se refuse à établir *a priori* un schéma logique qui, même s'il était parfait — ce qui est impossible — ne peut que l'enserrer sans le faire concevoir. Constatons une fois de plus que, dans cet ordre d'idées, le génie de l'homme peut s'élever aussi haut, tout en faisant œuvre plus solide que la spéculation métaphysique. « Les convictions religieuses du Moyen Age, dit Eucken, considéraient l'Au-delà comme la véritable patrie et seules les relations avec celle-ci donnaient une valeur à la vie présente. Les temps modernes ont débuté avec le désir de rechercher le divin davantage à l'intérieur de l'univers, voire de comprendre celui-ci comme l'expression et le reflet de l'essence divine. C'est ainsi que surgit d'abord le panenthéisme, profession de foi des plus nobles esprits de la Renaissance. Bientôt, la tendance s'accen-

nistes (Hambourg, septembre 1911). « Pour clôturer ce Congrès, déclara le Dr Horneffer de Munich, il convient de dire un mot au sujet du monisme, non comme explication cosmique, mais comme idéal. Sous ce rapport, il faut envisager le monisme comme l'unité du multiple... Les organisations intellectuelles de l'avenir ne reposeront plus sur la solitude d'une conviction dogmatique concrète, mais uniquement sur le besoin commun et le but d'une poussée en avant... Dans ce sens, le monisme à son tour n'est pas un dogme, mais une méthode, une orientation, un idéal, pour toutes les manifestations de la vie. C'est seulement si le monisme conçoit son devoir dans cette signification large, qu'il rendra à notre civilisation les services qu'il est appelé à lui rendre. »

tua encore. L'univers devient la préoccupation dominante et l'idée de la divinité tend plus à lui donner une profondeur plus grande, qu'à ouvrir une réalité nouvelle (1). »

Observons, pour finir, que l'immanence et la transcendance ne s'excluent pas, du moment bien entendu que l'on retouche les définitions scolastiques et les kantiennes, qui toutes s'adaptent imparfaitement à la conception évolutive. L'irréductibilité d'une étape évolutive donnée aux étapes inférieures constitue au point de vue de celles-ci une véritable transcendance. Or, comme nous n'avons pas le droit d'arrêter l'évolution à l'étape humaine, comme tout ce qui dépasse celle-ci nous est forcément inconcevable, la transcendance est donnée également par rapport à nous, sans aucune opposition avec l'immanence des facteurs de l'évolution. Les formes d'existence et de rationalité plus puissantes et supérieures à nos façons de concevoir, que nous devons admettre logiquement par delà l'humanité, c'est encore le flux évolutif qui les crée, et la causalité immanente continue ainsi de triompher aussi loin qu'il est donné à la pensée humaine de fouiller l'horizon.

En dernière analyse, les quatre termes : évolutionnisme, relativisme, monisme et immanentisme se révèlent, si on les étend à leur signification intégrale, comme synonymes et interchangeables. De chacun d'eux l'on peut remonter aux autres et nous devons les considérer comme de simples aspects de la norme fondamentale de la rationalité humaine : la causalité.

Les termes étant ainsi précisés, voyons l'envergure du fait évolutif.

***

Un siècle d'âpres controverses a fait tomber tous les cadres, dans lesquels les dogmatismes prétendaient enfermer la pensée humaine. L'inanité de leurs prétentions absolues, leur illogisme fondamental et leur incohérence pragmatique sont apparus au grand jour derrière les ruines des autorités doctrinales positives. La poussée évolutive a démoli aussi bien l'anthropocentrisme religieux que l'autothéisme rationaliste. Ni le spiritualisme, qui s'évade dans le surnaturel en esquivant le problème par la tangente, ni les théories qui veulent l'enfermer dans le cycle rigide de ses éléments dits matériels, n'ont solutionné l'énigme du monde, ni donné la clef de la nature humaine. L'effort agnostique n'a servi qu'à nous faire toucher du doigt un peu davantage que les conquêtes de la science, quelque merveilleuses qu'elles soient, glissent dans l'impénétrable tout comme les légendes religieuses de nos ancêtres.

Le problème essentiel, loin de disparaître, a pris ainsi des proportions illimitées et en même temps ses données se sont accusées en une clarté sai-

(1) *Moderne Geistesstræmungen*, p 392.

sissante. Par delà l'atome et l'énergie, ou ce que l'on considère comme tels : mystère. Par delà les immensités sidérales : mystère. Par delà l'immensité du passé : mystère. Par delà toutes les apparences perceptibles des choses et le fait de leurs relations: mystère. L'origine et l'essence de tout ce qui nous entoure, et de tout ce que nous sommes, leur « pourquoi » initial et leur raison, la conception même de leurs modalités d'existence, l'espace et le temps, tout cela continue à nous échapper complètement. A vouloir dépasser les contingences, à vouloir atteindre ce que Haeckel encore après Kant appelle avec une simplicité quelque peu désinvolte, « la chose en soi » (Das Ding an sich) et que les scolastiques appelaient plus proprement l'« ens », l'« être », l'homme ne tarde pas à sentir au-dessus, en dessous, autour de lui le mur d'airain lisse et noir sur lequel son esprit n'a aucune prise.

Mais un problème qui n'est pas résolu, qui n'est pas soluble, n'en existe pas moins. *S'il est indestructiblement vrai que tout l'orgueil de nos conceptions modernes, que tout l'orgueil des chemins parcourus, aboutit à une constatation d'impuissance radicale devant le mystère ontologique, ce mystère n'en demeure pas moins un fait dont la suppression ou la prétérition est impossible. Ce fait a comme contrepartie subjective le caractère le moins éliminable de notre nature, à savoir son aspiration irrésistible vers plus de vérité, plus de justice, plus de beauté.* Cette aspiration est proportionnelle à l'élévation individuelle : elle peut être submergée sous les réveils impétueux d'instincts inférieurs, mais c'est pour s'affirmer plus fortement et plus douloureusement. L'on ne peut pas ne pas y voir l'expression suprême de la dignité humaine en même temps que ses promesses d'avenir, dont l'objet, aujourd'hui encore inaccessible, n'en apparaît pas moins comme la raison d'être de ce que nous sommes.

L'évidence et l'action intime du mystère ontologique sont telles qu'il importe peu que le matérialisme et certaines formules agnostiques refusent de l'admettre ou de l'examiner. Il importe peu que les métaphysiciens entassent abstractions et sophismes dans leurs tentatives de le résoudre ou que les fondateurs de religions cherchent dans l'établissement d'un ordre surnaturel l'équivalent d'une solution logique et concevable. Il ne faut s'alarmer des écarts de la pensée humaine ni dans un sens ni dans l'autre. Ce n'est que momentanément que les analyses des matériaux d'observation peuvent détourner son attention et l'amener à révoquer en doute l'existence et la nature du problème. Ce n'est que momentanément que les tentatives faites en vue de sa solution peuvent l'abuser et les sophismes dogmatiques lui donner l'illusion de la vérité définitive. Au reste les négations ont été, sont et seront indispensables au même titre que les affirmations. Le heurt des unes et des autres est le vrai facteur de lumière et de compréhension.

On peut dire encore que l'évidence du fait ontologique et de la nécessité

de tenir compte des aspirations de l'humanité empêche qu'il y ait des théories négatives absolues dès que l'on atteint un certain niveau scientifique. Haeckel, par son panpsychisme des atomes, Weismann, en admettant l'existence de forces directrices et coordinatrices échappant à toute constatation scientifique (1), Ostwald, par sa théorie d'un monde réel plus large que celui que nous connaissons, Mach enfin, le plus profond de tous, en professant la création de valeurs éthiques durables, reconnaissent implicitement l'existence du problème et détruisent ainsi eux-mêmes ce que leurs négations ont de trop catégorique.

Mais le fait qu'il existe un mystère insondable pour notre pauvre petite raison, le fait que nous ne réalisons pas les aspirations les plus profondes de notre être, possède une signification précise, formelle, indéniable : cet inaccessible situe l'humanité dans l'ordre cosmique et lui assigne impitoyablement sa place à un degré inférieur des évolutions possibles.

Un dialecticien ajouterait ici que la possibilité d'une marche ascendante de l'évolution par-dessus l'humanité permet de conclure que cette marche ascendante doit s'accomplir bien réellement. Cette conclusion ne relève pas seulement de la logique pure et du fait que la vague évolutionniste a atteint à plusieurs reprises déjà et aux endroits les plus divers du globe des hauteurs intellectuelles et morales qui ne sont pas dépassées aujourd'hui. Elle résulte encore d'un raisonnement par analogie. En effet, dans l'univers accessible à notre observation et à notre compréhension, nous voyons coexister les formes inférieures de la vie et de la matière, qui remontent à une antiquité vertigineuse, avec les formes les plus parfaites d'apparition récente. Pourquoi, dès lors, ne coexisterions-nous pas à notre tour avec des êtres supérieurs qui ont dépassé notre degré d'évolution et qui, pour ce motif, échappent à nos constatations? Pas plus que la source des existences nouvelles n'est tarie, l'évolution ne peut s'être arrêtée court, après avoir abouti depuis

(1) La conclusion formelle de Weismann, dans ses *Vortræge über die Descendenztheorie*, son testament scientifique, est que la science doit se « résigner » pour toute éternité, une fois qu'elle arrive aux *Urfragen*, aux problèmes primordiaux, la vie, la matière, l'esprit, le temps, le but, la causalité. C'est une équivoque philosophique et une erreur pratique. Avec sa vivacité primesautière et précise, Bœlsche proteste contre cette « résignation ». « Le bonheur de l'humanité, dit-il, ne demande plus seulement l'appropriation aux conditions d'existence extérieures de l'univers. Il se noue de plus en plus fortement avec le problème de la signification et de l'essence de l'univers, avec la question philosophique. On ne peut exiger de nous que nous nous bornions à nous résigner. Dans la résignation, l'homme doit sentir la faim autant qu'un animal mal adapté a pu la sentir. Or c'est précisément le livre de Weismann qui nous montre avec une éloquence entraînante comment la faim, c'est-à-dire le besoin d'idéal, a déterminé et développé l'adaptation plus parfaite... jadis, chez les plantes et les animaux, si profondément en dessous. Et chez nous, en haut, il n'en serait plus ainsi ! Malgré toute notre faim intellectuelle ! » (W. Bœlsche. *Aus der Schee-grube*. Dresde, Reisner, éditeur, 1905; p. 183.)

des centaines de siècles à l'humanité. Aucun naturaliste conséquent ne peut en tout cas rejeter *a priori* l'hypothèse que les abîmes, que nous voyons s'ouvrir au-dessus de l'humanité, aient été envahis depuis longtemps déjà par la marée montante d'êtres toujours plus parfaits. Un pas de plus le conduira à admettre qu'une évolution harmonieuse peut et semble devoir exister de fait à tous les degrés possibles, peu importe que notre raison puisse ou non la déterminer ou seulement l'entrevoir. L'échelle d'or de Jacob apparaît ainsi comme un éternel et lumineux symbole pour l'ascension humaine et surhumaine.

*
* *

En essayant de déterminer l'essence de l'évolution, après en avoir esquissé l'envergure, il importe de ne pas se méprendre sur la valeur des termes. L'essence de l'évolution nous échappe. Il s'agit au fond de dire ce qu'elle n'est pas et non de faire saisir ou entrevoir ce qu'elle est. Deux constatations doivent ici nous guider.

Les recherches biologiques, en reconnaissant que les éléments physiques ne peuvent expliquer l'origine, la différenciation ni, par conséquent, l'évolution de la vie, ont apporté la démonstration négative la plus probante qui soit de l'existence d'un principe déterminant irréductible au jeu des facteurs visibles et de sa prédominance dans le processus de l'évolution.

La raison, de son côté, après avoir constaté que les agents physiques ne donnent que des apparences extérieures, périssables, fugitives et contingentes, complète la démonstration en reconnaissant, comme évidence élémentaire, que le principe de l'évolution, l' « être » ne peut pas s'identifier avec des apparences (1). Le monde n'est pas et ne peut pas être un enchaînement de destructions et de reconstitutions sans plan et sans but. Dans le formidable travail de gestation, qui se produit depuis l'origine des mondes et dont nous ne voyons qu'une partie, et une partie combien faible ! l'essentiel n'est pas le résultat matériel momentanément perceptible, mais la force productrice et son orientation générale.

Le mystère qui enveloppe la nature de cette force, loin d'être un argument contre sa réalité, est une nécessité évolutive. La connaissance de cette force ne pourrait même pas être plus grande chez l'homme qu'elle n'est sans détruire l'évolution. Si la constatation de son existence et de son rôle nous est indispensable, en revanche la pénétration de son essence doit nous res-

(1). C'est dans ce sens que l'évolutionnisme à son tour revendique le principe que la scolastique reprit à Aristote et que saint Thomas formule comme suit : *Illud quod primo intellectus concipit quasi notissimum et in quo omnes conceptionnes resolvit, est ens* (*De Veritate*, q. 1., a^{s} ex *Avicenna*) ou encore : *Objectum formale intellectus est ens, sicut color est objectum formale visus.* (*C. Gentes* I. II, c. 83.)

ter interdite. C'est ainsi seulement que notre intelligence trouve un stimulant efficace, un thème inépuisable à recherches toujours plus complexes, un guide vers des synthèses toujours moins imparfaites et plus harmonieuses. C'est ainsi seulement que l'évolution se produit.

La conclusion est encore une fois formelle : *si l'observation et la logique veulent une théorie évolutive, elles nous obligent à chercher l'essence de l'évolution, à l'exclusion des apparences physiques, dans la force productrice. Celle-ci doit être considérée comme le substratum et la cause efficiente de tout le processus cosmique, comme l'élément qui demeure, se développe, s'amplifie et se perfectionne à travers la longue série des existences accessibles à nos observations.*

L'on constate ainsi d'une façon définitive que l'évolution, envisagée dans son sens scientifique le plus large, ne s'identifie pas avec l'interprétation matérielle étroite que les épigones de Darwin ont donnée à la théorie de la filiation et de la descendance. Le mystère de la genèse et de l'évolution des êtres ne se circonscrit pas à une génération physique déterminée et ne peut s'expliquer par une coopération d'éléments qui, pris isolément, seraient indifférents l'un à l'autre. Il ne consiste ni dans l'accumulation lente de petites divergences, ni dans des écarts brusques, sans tendances intérieures communes, sans action centrale. Aussi bien l'harmonie des mondes et les êtres qui apparaissent dans notre champ visuel, que notre « moi » et tout son acquis, trouvent leurs origines et leurs raisons d'existence par delà des modalités superficielles que perçoivent nos sens grossiers. Ces modalités, force nous est de les envisager comme des simples reflets du principe agissant, du facteur de l'évolution. *Si la nature de ce facteur dépasse notre capacité de concevoir, si les essais de déterminer cette nature rentrent dans une métaphysique nécessairement stérile, la constatation de son existence et de son rôle n'a, elle, rien de métaphysique. La confusion initiale, commise par toutes les théories qui relèvent du phénoménalisme, a été de méconnaître que cette existence et ce rôle sont des faits d'observation, les premiers qui se présentent spontanément à l'intuition de l'homme, les derniers qui demeurent après les analyses scientifiques. Ils dominent le cosmos.* Un Virchow, qui préfère les ignorer et qui les abandonne — un peu dédaigneusement — aux puissances du dogmatisme, un Dubois Reymond, quand il prononce son « ignorabimus » et conclut à leur élimination des préoccupations scientifiques, découronnent irrémédiablement le majestueux édifice des sciences naturelles et ouvrent la faillite de l'intelligence agissante au profit de la foi dogmatique.

La confusion initiale du dualisme apparaît ici clairement à son tour. L'intelligence limitée de l'homme se trouve à toutes les étapes de l'évolution en face de deux éléments apparents bien distincts, que l'on a appelés

de tous temps l'élément physique et l'élément psychique. Le dualisme en a fait des entités distinctes, d'une réalité égale, pour s'épuiser ensuite en vains efforts en vue de les concilier dans une conception cosmique acceptable à nos intuitions de vérité, de justice et d'harmonie. Le spiritualisme a fait ainsi constamment la moitié de la besogne du matérialisme tout en lui fournissant ses meilleures armes offensives. Les contradictions, auxquelles aboutit le dualisme spiritualiste ne sont pas moins illogiques, en effet, que l'évidente insuffisance ontologique et éthique du monisme matérialiste.

La voie royale de la pensée humaine est à égale distance de l'un et de l'autre. Elle est tracée par l'intuition de l'essentielle identification de l'élément psychique et de l'élément physique, celui-ci n'étant que la manifestation extérieure, contingente et relative de celui-là.

Toutefois, s'il faut considérer les discussions entre spiritualistes et matérialistes comme une logomachie plus ou moins grossière, la méthode, qui distingue entre l'ordre psychique et l'ordre physique, est très difficile à éliminer étant donné l'état actuel des connaissances générales. En effet, pour établir et faire accepter une terminologie philosophique exacte, il faudrait au préalable dégager la théorie moniste, entendue dans le sens ci-dessus, de toutes les obscurités qui l'entourent encore, c'est-à-dire reprendre et achever sur le terrain de l'évolutionnisme l'œuvre prométhéenne que le génie d'un Spinoza ne put accomplir. De plus, cette œuvre ne s'adresserait qu'à des intelligences d'élite. Aussi, en attendant que la science ait corrigé les habitudes de penser et de dire, nous devons nous contenter de parler d'une subordination de l'ordre dit physique à l'ordre dit psychique, tout en admettant leur unité fondamentale.

D'ailleurs la transposition de l'antique débat autour de l'être et de la réalité, malgré cette limitation provisoire, exige déjà un effort assez considérable, pour être appréciée dans toute son ampleur. En effet, elle n'écarte pas seulement tous les apriorismes et toutes les ratiocinations pures, qui s'imaginent satisfaire définitivement nos aspirations de vérité vivante en faisant apparaître une âme et une divinité métaphysiques au bout d'un syllogisme. Elle imprime encore à la discussion du problème essentiel une allure infiniment plus vaste, plus générale et plus homogène. Là où l'étroit spiritualisme traditionnel ne s'occupait que de déterminer les caractères abstraits de l'âme humaine, elle embrasse toute la mystérieuse solidarité des êtres et cherche au « cosmos » tout entier, un sens, une logique et une harmonie concevables.

La voie à suivre par tous ceux qui sont penchés sur l'étude du problème des évolutions possibles apparaît ici avec une clarté aveuglante. Ce n'est pas aux étages inférieurs de l'évolution que ce sens, cette logique et cette har-

nomie du « cosmos », que l'essence de l'évolution peuvent nous apparaître : l'esprit de recherche n'y trouve que leurs éléments premiers, indispensables sans aucun doute, mais informes et insuffisants. Du moment que la science ambitionne de coordonner les éléments cosmiques dans une synthèse, qui embrasse leur évolution intégrale et fasse droit aux exigences imprescriptibles de la pensée humaine, elle doit monter aux sommets et se rendre un compte exact des manifestations les plus hautes. En d'autres termes, tout en s'appliquant à étendre et à consolider l'acquis de l'observation, le premier devoir de la science est de tenir compte, pour parler le langage d'Ostwald, de la possibilité d' « un monde réel », beaucoup plus varié que notre monde. La détermination progressive de ces possibilités est son but suprême et, dans cette détermination, les éléments les plus précieux sont ceux que nous trouvons au niveau le plus élevé de l'évolution présente. Ce sont ces éléments-là qui doivent, en dernière analyse, irradier de lumière l'amas de matériaux, l'accumulation d'observations, les synthèses embryonnaires élevées aux étages inférieurs.

Cette constatation juge définitivement la lamentable indigence de l'illusion matérialiste et le caractère radicalement antiscientifique, qu'elle a revêtu dans la poursuite d'une impossible justification de sa thèse fondamentale. Atomistes et énergétistes s'ingénient en réalité à ramener l'humanité en arrière par leur prétention de réduire les manifestations les plus hautes de l'évolution aux normes des manifestations inférieures. Certes, comme nous plongeons encore par toutes nos racines profondes dans l'animalité, les intuitions supérieures nous sont moins accessibles que le brutal contact de la matière. Nous sommes moins aptes à préciser leur sens et à déterminer leurs relations. Mais la différence existe en nous-mêmes, dans notre faculté de percevoir et non dans les faits. Le monde objectif, la terre, les abîmes du Ciel et leurs constellations, n'ont pas de réalité plus grande que l'aspiration éternellement inassouvie, la force immanente et irrésistible qui nous porte au delà de tout ce qui nous entoure et qui fait que rien dans le monde, qu'aucune satisfaction quelle qu'elle soit ne nous attache définitivement. C'est elle qui donne au concept évolutif sa signification la plus haute, la plus complète et par conséquent la plus exacte.

***

Le colossal effort de la paléontologie et de la biologie modernes, malgré les lacunes de leurs observations, a repéré le chemin de l'évolution créatrice depuis la cellule primitive jusqu'à l'homme, depuis la bacille jusqu'à Gœthe, depuis les indices les plus rudimentaires de la vie jusqu'aux efflorescences les plus sublimes de l'intellectualité et de la moralité humaine. Il n'est aucunement besoin d'arrêter son œuvre à la cellule primitive, c'est-à-dire à ce

que traditionnellement l'on a considéré comme l'être vivant. Tout ce qui a forme a vie, car tout ce qui a forme se désagrège et meurt depuis l'homme jusqu'à la pierre. La pierre aussi nous montre des formes inférieures et supérieures et nous voyons des recompositions surprenantes de régularité dans les combinaisons chimiques, dans les cristallisations hexagonales et rhomboïdes, etc. Pour nous exprimer de la seule façon possible à notre débilité intellectuelle et à l'indigence de notre vocabulaire, rien n'empêche de ramener ce que nous continuerons d'appeler l'élément psychique de l'évolution jusqu'à la force qui donne la spécification à la matière et de l'installer ainsi à la place que tout lui indique, à l'origine et au principe des choses.

Dès lors, combien vaste, combien complexe, combien merveilleuse l'évolution cosmique ne se dessine-t-elle pas ! Plus nous nous élevons au-dessus de notre pauvre conception du temps, plus le tableau prend une signification nette. Dans le recul des âges géologiques, ce qui est désharmonie s'estompe, une ascension continue se précise, le formidable travail de gestation de la nature se clarifie. Nous voyons la crête de la vague évolutive s'élever toujours plus haut et scintiller de reflets toujours plus purs. C'est là l'immense et inestimable conquête des luttes intellectuelles modernes. A mesure qu'elles dégageaient la conception évolutive des obscurités et des malentendus de la première heure, elles ont esquissé et rendu intelligible aux masses profondes de l'humanité un tableau du monde infiniment plus beau que l'étroite image religieuse. Un courant unique d'une puissance universelle et indéfinie, une causalité immanente et générale, une téléologie indécise encore mais que l'on pressent adéquate, équitable et une, ont apparu et se sont imposés avec une force élémentaire. De plus en plus sombrent et disparaissent les théories artificielles qui découpaient le monde en fragments incohérents au gré d'une présomption dogmatique enfantine et mettaient l'intervention personnelle de Dieu, ou, ce qui revient au même, le hasard à toutes les étapes et à tous les carrefours (1).

(1) Il est juste de rappeler que la doctrine lamarckienne contient déjà le germe de cette conception.

En enseignant le développement des organes par la pratique et leur atrophie par l'absence de pratique, l'illustre initiateur admettait une volonté subjective et la tendance consciente vers un but, comme intermédiaire entre les excitations extérieures et le travail intérieur de structure des organes. Il reconnaissait d'ailleurs expressément que, sans cette tendance immanente, le perfectionnement d'un organe nouveau apparaît comme logiquement impossible.

La théorie darwinienne de la sélection naturelle et du *struggle forlife*, moins explicite sur ce point spécial, a relégué la doctrine lamarckienne à l'arrière-plan et fait surgir la théorie que l'effet direct des excitations extérieures sur les cellules de l'organisme détermine une rupture d'équilibre et que celle-ci, à son tour, détermine une tendance à une

Toutefois, nous sommes obligés de nous dire que nous naissons seulement à cette compréhension du cosmos et que nous en sommes encore aux premiers bégaiements de l'affirmation évolutive. Nos enthousiasmes doivent tenir compte de ce fait primordial que l'ascension évolutive se fait à l'ombre du mystère ontologique, et que, dans l'étape humaine, elle ne s'élèvera pas jusqu'à l'unité majestueuse que nous pressentons. Nous devons nous dire plus formellement encore que, si nous entrevoyons des points de contact et une solidarité essentielle, la complexité immense de l'évolution ne s'en déroule pas moins devant l'observateur dans des phases d'une variété tranchée et en individuations toujours plus nettes. L'aspiration vers l'unité ne peut passer outre à la différenciation spécifique des étapes de l'ascension évolutive, ni à la réalité propre des êtres individués.

Il est impossible de considérer aujourd'hui encore le monde comme une équation mathématique, dont les éléments seraient de même ordre et dont la complexité seule rendrait la solution difficile. La différenciation spécifique éclate dans tous les règnes de la nature. Les conquêtes de la physico-chimie, les travaux de lord Kelvin, de Clausius et de Helmholz, continuant le sillon ouvert par Carnot, ont ébranlé jusqu'à l'axiome : Rien ne se perd, rien ne se crée. Les forces physiques sont en voie de modification constante. La loi d'entropie et la dissipation progressive de l'énergie se sont imposées à la science. La philosophie n'en a pas encore tiré toutes les indications qu'elles comportent et nous devons nous borner ici à signaler leur importance décisive au point de vue de l'élimination du concept de stabilité dans le monde matériel.

Il est vrai qu'à côté de la « dissipation » de l'énergie, les grands physiciens maintiennent le principe de sa conservation. Rien ne permet de croire que cette attitude doive être définitive. Voici comment Brunhes al précise : « Quant à l'énergie elle-même, *à la condition expresse de considérer tout l'ensemble et non pas uniquement notre terre ou notre système planétaire*, elle *peut* être regardée comme en quantité invariable ; l'énergie « ne se crée ni ne se perd... Mais si l'on prétend que dans l'univers il n'y a jamais, en ce qui concerne l'énergie, rien de créé, rien de perdu, on avance manifestement quelque chose de tout à fait faux. « L'énergie ne se perd pas », mais dans l'énergie que possède un système isolé livré à lui-même, il y a quelque chose qui se perd. Ce quelque chose, c'est peut-être précisément ce que bien des esprits croient voir — ou entrevoir — derrière le mot « énergie ». Ce n'est

compensation. Si ce processus est fréquent, l'organe se perfectionne ; s'il est plus rare, il s'atrophie.

Mais cette théorie, à son tour, est aujourd'hui battue en brèche comme insuffisante. Le professeur de zoologie appliquée de Munich, Auguste Pauly, revient catégoriquement à l'ancienne théorie de Lamarck et attribue à la cellule une activité propre immanente, en d'autres termes une espèce de conscience, en caractérisant ce système comme celui de la téléologie psycho-physique.

pas à coup sûr ce que le physicien appelle « énergie » : de cela la dose est invariable ? ce qui perd, c'est l'énergie utilisable » ; ce qui diminue sans cesse, c'est la fraction de l'énergie totale susceptible de servir à quelque chose... Il n'y a pas « déperdition » d'énergie, mais il y a « dégradation » d'énergie (1). »

L'effort de maintenir le principe de la conservation de l'énergie est ici indifférent. Il vise un postulat indémontrable et irréfutable. Ce qui importe au point de vue évolutif, c'est d'abord la constatation scientifique de la dissipation d'énergie et ensuite l'induction que l'entropie de l'univers, selon la formule de Clausius, tend vers un maximum. Si l'on peut faire à la tradition scientifique la concession d'admettre que rien n'a disparu du cosmos depuis ce qui est à nos yeux l'origine des choses et que les mêmes énergies restent à l'œuvre dans les engrenages multipliés à l'infini et toujours plus subtils, en revanche, il serait absurde de pousser le culte de ce postulat jusqu'à refuser de tenir compte de la signification objective immédiate qu'offre à nos méditations le spectacle de l'univers. Celui-ci change et se perfectionne ; le champ des manifestations supérieures s'élargit constamment. Dans le chaos amorphe, la matière s'ordonne. Dans la vie prisonnière du sol, l'indépendance relative de l'animalité s'affirme. Enfin, dans l'indépendance animale commence à poindre l'intelligence pour laquelle le monde, le passé et l'avenir ont une signification. La vie prend dans l'homme sa première expression d'autonomie consciente. L'individualité humaine naît et avec elle un besoin subjectif d'affirmation et d'expansion, une force personnelle qui veut dépasser son cadre et qui, de tous ses ressorts, cachés à elle-même ou du moins imparfaitement connus, tend vers un Au-Delà mystérieux (2).

On ne peut, ici, passer sous silence la façon dont M. Bergson considère l'action de son élan « vital », qui anime le monde. Il reconnaît en lui un principe d'essence psychologique et non mécanique. Mais, d'autre part, l'ambition du célèbre professeur du Collège de France est immense. Il voit un excès d'humilité dans l'aveu que « l'absolu n'est pas de notre ressort et qu'il faut nous arrêter devant l'Inconnaissable », et dit carrément qu'en se plaçant sur le terrain de l' « Évolution Créatrice », « ce n'est plus à des hypothèses, à la logique et à l'imagination qu'il faudra faire appel pour constituer la métaphysique : il suffira désormais de s'adresser à l'expérience ». L'illusion surgit d'une équivoque : la théorie de Bergson se rattache étroitement à l'idée de Bradley qui considère la réalité comme la totalité de toutes les expériences possibles. Mais elle oublie que la pénétration de l'état de choses, que la domination de toutes les révélations déterminera, nous

(1) *La Dégradation de l'Énergie*, p. 23 et 21.

(2) A titre de curiosité signalons ici les étages ascensionnels de l'évolution tels que les détermine Muller Lyen (ce tableau sera inséré dans le n° de juillet).

est interdite. C'est en dernière analyse une transposition du phénoménalisme idéaliste de Mach par une mentalité hégélienne. Cette transposition est intéressante vu la science et la subtilité de son auteur, mais elle échoue aussi complètement que possible dans son but essentiel. La réalité que Bergson croit suivre dans sa génération et sa croissance reste constamment un mirage : il ne l'étreint nulle part et ne pourrait l'étreindre parce qu'elle est au delà de son effort.

Son illusion se venge surtout en lui faisant méconnaître le caractère ascensionnel de l'évolutionnisme. Le deuxième chapitre de l' « Evolution Créatrice » expose magistralement le caractère irréductible de la différence qui existe entre la torpeur animale, l'instinct et l'intelligence. Or, la constatation de cette irréductibilité d'un côté, sa thèse générale de l'autre, conduisent M. Bergson à cette conclusion : « L'erreur capitale, celle qui, se transmettant depuis Aristote, a vicié la plupart des philosophies de la nature, est de voir dans la vie végétative, dans la vie instinctive et dans la vie raisonnable trois degrés successifs d'une même tendance qui se développe, alors que ce sont trois directions divergentes d'une activité qui s'est scindée en grandissant (1). » Pareille conclusion aurait dû faire revenir M. Bergson sur son point de départ. En effet, elle découpe et complique le problème au lieu de le résoudre, tout en abandonnant précisément ce qu'il y a de plus précieux et de plus évidemment logique dans l'évolutionnisme, à savoir l'unité. Le semblant de justification qu'elle trouve dans la coexistence de formes supérieures et inférieures s'évanouit, si l'on envisage l'ensemble de l'ascension évolutive et si l'on rétablit le rôle de l'individu dans celle-ci, d'après l'intuition profonde autant qu'inattaquable de Leibniz.

Une confusion analogue fait admirer par des sociologues comme C.-W. Saleeby et par des poètes comme Macterlinck, l'état social des abeilles, des guêpes, des fourmis, etc., jusqu'à le mettre en parallèle avec l'état social de l'homme et à conférer de ce chef une supériorité mystérieuse à ces insectes. « Il n'y a pas de mammifères, si ce n'est l'homme, il n'y a pas d'oiseaux ni de poissons, dit Saleeby, qui présentent quelque structure sociale qu'on puisse seulement nommer à côté des sociétés des fourmis, des abeilles et des guêpes. » Ceux qui parlent ainsi oublient que la vie végétative est plus merveilleuse encore de régularité que ces sociétés d'insectes. La régularité par elle-même n'est aucunement un indice de supériorité : au contraire. L'évolution spécialise à travers tous les règnes de la nature : elle tend a individualiser dans un ordre donné pour recomposer dans un ordre plus élevé. L'animal isolé n'est pas inférieur, il est supérieur à l'animal grégaire, qui,

(1) *L'Evolution créatrice*, p. 146.

lui-même, manifeste des aptitudes plus diverses et plus hautes que l'animal colonial.

L'homme est redevenu sociable dans une autre sphère que l'animal quel qu'il soit. C'est consciemment qu'il se rapproche de ses semblables, non seulement sous l'aiguillon de ses besoins matériels, mais surtout par nécessité de communion intellectuelle et, aux échelons supérieurs, par intuition d'un devoir plus haut, d'une solidarité imprescriptible, d'une charité illimitée. La recomposition se fera, puisque la loi évolutive persiste par delà l'humanité, mais à quelles hauteurs vertigineuses, dans quels abîmes de lumière et de beauté ! En attendant, c'est l'individuation qui triomphe, c'est l'individuation qui est la caractéristique de la grandeur. Plus l'homme s'élèvera, plus sa personnalité s'affirmera, plus elle sera multiple et indépendante en elle-même.

Aussi, l'essai d'une réduction de l'humanité à l'animalité ou d'une réduction d'un ordre quelconque de la nature à un autre qui, métaphysiquement parlant, constituera toujours l'essai partiel d'une réduction du multiple à l'un — est impossible : il faut en convenir une bonne fois. Il est faux que la sociologie soit un simple chapitre de la biologie, faux que la vie intellectuelle ne possède aucune espèce d'autonomie vis-à-vis de la nature. Rien n'est même plus superficiel que de s'arrêter à la conception qui réduit l'ascension évolutive à des combinaisons et des variations d'énergies élémentaires. C'est méconnaître l'essence même de l'évolution, dont l'œuvre ne s'épuise pas à déterminer une complexité plus grande, mais fait germer constamment des valeurs plus hautes (1).

La recherche scientifique d'une synthèse satisfaisante philosophique et éthique, doit ainsi s'inspirer de toute la prestigieuse harmonie entrevue dans l'ascension des êtres, mais elle doit également se résoudre à voir dans l'étape humaine « un centre indépendant d'intérêt » (2). Il ne s'agit pas de l'écar-

(1) Voir à ce sujet Eucken : *Geistige Strœmungen der Gegenwart*, pp. 209 à 212. Citons le passage suivant :

« Il est surtout étonnant que cet abandon de toute autonomie intellectuelle et ce rattachement à la nature générale se donne les allures d'une élévation et d'une libération. En effet, si on la considère de près, cette théorie détruit tout le sens et toute la valeur de notre vie. Toute l'inexprimable peine de l'homme et de l'humanité, toute la structure de la civilisation avec sa riche efflorescence, n'auraient pas d'autre but que de maintenir la vie des sens, l'existence physique, de produire ainsi, avec un détour énorme, ce que l'animal atteint beaucoup plus facilement et simplement. C'est l'endroit de rappeler la parole de Kant (*Critique de la Raison pratique*, V, 65, Hart) : « Le fait qu'il possède de l'intelligence n'élève pas l'homme au-dessus de l'animal, du moment que cette intelligence ne doit accomplir que ce que l'instinct accomplit chez l'animal. » Dès ce moment, le progrès apparent n'est qu'une régression, car c'est une régression quand, pour atteindre le même but, il faut déployer des moyens toujours plus compliqués, une peine et un labeur toujours plus grands. »

(2) Mackenzie. *Lectures on Humanisme*, p. 2.

ter avec la phrase méprisante et superficielle d'un Balfour (1) proclamant que l'humanité n'est qu' « un épisode bref de la vie sur l'une des planètes les plus misérables ». Quelque loin que nous soyons des destinées entrevues, quelque infimes que paraissent les proportions de l'individu en face de l'immensité des possibilité évolutives, ce que nous sommes est non seulement l'aboutissement des forces, qui sont à l'œuvre dans les étages inférieurs, mais encore la manifestation d'une modalité d'être nouvelle et de cette modalité la loi est autre que celle de la nature ambiante. Couronnement d'évolutions infinies et gage d'évolutions toujours plus élevées, c'est l'humanité qui détermine la signification concevable du cosmos, c'est en lui-même que l'homme doit trouver sa loi.

Le Congrès de Genève

La recherche de la perfection, que l'on peut toujours entreprendre sans jamais se flatter de n'y pas trouver de mécomptes, est chose particulièrement délicate en matière d'organisation, et nous devons des félicitations toutes spéciales aux organisateurs du deuxième congrès spirite international qui vient de se tenir à Genève du 9 au 13 mai 1913.

En attendant la publication du volume donnant le compte rendu détaillé des travaux de l'assemblée, nous allons nous efforcer de donner ici un résumé des séances, des discours prononcés et des questions traitées.

Les principaux délégués étaient les suivants :

Mme M.-E. Cadwallader, de Chicago (Etat-Unis), représentant le grand journal spirite : *The Progressive Thinker*.

Mme Laura G. Fixen, également déléguée américaine qui a parlé sur le rôle du Spiritisme dans les Religions.

M. Hanson-Hey, délégué d'Halifax (Nouvelle-Ecosse), Amérique anglaise.

Mme Harris, de l'Ohio (Amérique), qui est paraît-il un extraordinaire médium voyant et psychomètre.

A ce propos, il est à déplorer que le programme du Congrès n'ait pas comporté une partie expérimentale, les congressistes auraient eu une occasion unique d'examiner des médiums fort curieux. La chose reste à envisager pour plus tard, lors des prochains Congrès.

L'Angleterre avait pour représentants MM. Walis, directeur du *Light*; Hanson Gobhy qui parla des aspirations du spiritisme; Kilson qui définit le

(1) *Fondation of Belief*. Part I, chap. 1er.

rôle du spiritisme dans les religions et Miss Scatcherd qui a bien voulu servir d'interprète à tous les délégués qui s'exprimaient en langue anglaise.

Ici nous nous permettons de faire remarquer qu'il eût été nécessaire d'avoir plusieurs interprètes, et c'est encore là un point sur lequel il est utile d'appeler l'attention pour les Congrès futurs.

L'Allemagne était représentée par Mme Kordon, qui donna un travail très remarqué, sur l'éducation spiritualiste des enfants.

L'Autriche par M. le docteur Gustave de Gay qui a traité des apparences de fraudes dans le spiritisme expérimental.

L'Italie avait pour représentant M. Volpi, l'Espagne M. Bohorques.

La Hollande M. Gobel, Mme de Koning Nierstraz et miss Brine.

La Belgique avait envoyé :

M. Le Clément de Saint-Marcq et MM. Fraikin et Wibin. M. Van Geebergen représentait la *Revue spirite belge*.

Le Danemark a présenté le rapport de Mme Nording intitulé « La Religion et la tolérance des spirites entre eux ».

M. B. Forstenson qui représentait la Norvège a parlé sur la presse spirite.

La Suède était représentée par Mme la princesse Karadja.

Enfin la France et la Suisse avaient de nombreux délégués et orateurs.

Pour la Suisse : MM. Piguet, Pauchard, Gardy, Mme Rosen-Dufaure et Mme Honnegger-Cuchet, sténographe de la Société psychique de Genève, M. Waiti, avec un très intéressant travail sur les fluides, M. Alméras, M. Zellweger qui demande une loi protectrice des médiumnités.

La France outre MM. Denis, Delanne, Valabrègue, qui ont été fréquemment applaudis, avait aussi comme représentants Mmes Agullana, Ortanix, de Bezobrazow, le commandant Darget, le pasteur Bénézech de Montauban, MM. Lajoanio de Bordeaux, Eugène Philippe, vice-président de la Société d'Études des phénomènes psychiques de Paris, Girod de la *Vie mystérieuse*, MM. Pillault et Béziat du *Fraterniste*.

Ce fut M. Charles Piguet, président de la Société psychique de Genève qui ouvrit le Congrès, en souhaitant en termes très cordiaux la bienvenue aux assistants. Il déclara que la Genève libérale était heureuse d'accorder l'hospitalité à toutes les manifestations du travail des esprits et du progrès scientifique. Il salua avec une considération particulière M. Léon Denis auquel il céda la présidence pour la journée.

Le talent de M. Léon Denis, comme écrivain et comme orateur est bien connu, les congressistes purent admirer une fois de plus la logique habituelle de l'orateur, dans le fort beau discours qu'il a prononcé à cette première séance du Congrès.

Après avoir remercié la Société d'Etudes psychiques de Genève et tous

les délégués et assistants au Congrès, M. Léon Denis définit la situation actuelle du spiritisme.

Il attira l'attention sur le rôle du spiritisme au centre des sciences modernes. C'est en observant les faits spirites, dit-il, tels que les matérialisations, qu'est venue la première idée de la découverte de la matière radiante.

Il examina ensuite le spiritisme au point de vue philosophique, et fit ressortir l'attention remarquable que lui prête la littérature contemporaine. La philosophie officielle, dit-il, tend vers la consolante doctrine spirite, et à cet effet il cite Bergson : « *La Vie est une évolution antérieure à la naissance* ». « *Le passé presse sur le présent pour faire jaillir une forme nouvelle dépassant ses antécédents.* »

Et c'est bien là une véritable doctrine des Vies successives, déclare Léon Denis.

« Enfin, conclut l'orateur, le spiritisme a fait plus, il est descendu dans « l'âme du peuple, en la rattachant à la vie et en la consolant. Par sa morale « pure et haute, il sera le régénérateur de notre société ravagée par le ma « térialisme et qui hésite à reconnaître Dieu dans le monde matériel, de « même que dans la marche de la société. »

La parole fut ensuite donnée aux délégués qui voulurent traiter la première question posée au Congrès : Le spiritisme est-il la religion scientifique universelle ? Quel est le rapport entre le spiritisme et les autres religions existant actuellement ? Le spiritisme peut-il être assimilé à un culte ?

Le *Journal de Genève* constate que d'une manière générale, tous les orateurs se sont rencontrés dans leur admiration pour la personne et l'œuvre du Christ, ainsi que pour le christianisme primitif, religion d'amour, de sincérité, toute remplie de phénomènes spirites, mais que les Eglises ont plus tard altérée de diverses manières.

Quant à savoir si le spiritisme est un culte, certaines divergences de vue ont été assez grandes parmi les congressistes.

M. le pasteur Bénézech, dit que le spiritisme renferme des éléments qui sont d'ordre très élevé et qui contribueront à vivifier les religions chrétiennes.

Ce fut aussi le point de vue présenté avec beaucoup de talent par M. Valabrègue.

« Le Spiritisme, dit-il, est bien une science, sa mission est uniquement « de rechercher et de vérifier les faits de la vie spirituelle, il n'a pas à galva« niser les Églises, il n'a plutôt qu'à s'épanouir et à remplacer la foi des Égli« ses qui se meurt, par sa foi à lui, toute imprégnée de l'essence même de la « religion. »

M. le pasteur Bénézech fait remarquer que bien des gens hésitent aujourd'hui à affirmer la vie éternelle.

« Le Spiritisme, ajoute l'orateur, apporte pour asseoir cette conviction des « faits s'adressant à la raison et contrôlés scientifiquement. Par son caractère « positif et éminemment religieux, il est appelé à occuper une place fondamentale dans la vie de l'humanité. »

M. Gabriel Delanne, président de la Société d'Études psychiques de Paris, démontre qu'en faisant du spiritisme, on fait de la religion et de la meilleure.

« Le Spiritisme, dit M. Delanne, nous apprend qu'il y a une responsabilité proportionnelle au degré d'évolution de chacun des individus. Les fondements de cette morale se trouvent dans toutes les religions. Nous n'avons « qu'à nous y conformer et nous rayonnerons au-dessus de tous les temples. « Les spirites arriveront non pas à imposer une religion nouvelle, mais une « certitude absolue de la survie et des conséquences qui en découlent. »

Comme on le voit, la première séance du Congrès fut particulièrement intéressante.

Le soir, à 8 heures, eut lieu la Conférence du commandant Darget, sur les « Rayons V et les photographies d'esprits ». De nombreuses projections à la lumière oxhydrique furent faites. Environ 1.000 personnes se pressaient dans la salle.

Le sympathique conférencier fut admirable d'entrain.

Le dimanche 11 mai, le Congrès s'occupa de la pratique de la médiumnité.

Le matin, la séance fut présidée par le président de la Société d'Études psychiques de Genève, le professeur Piguet.

La discussion porta sur le spiritisme dans l'évolution religieuse de l'humanité, discussion qui n'avait pas été épuisée la veille.

M. Philippe, vice-président de la Société d'Études des phénomènes psychiques de Paris, soutient que nous ne connaissons pas la vraie religion. M. Valabrègue s'élève contre la manière de voir de M. Philippe, et M. Léon Denis dit que l'origine des religions doit être cherchée dans le culte des morts. Dans la vie du Christ se trouvent en quantité des faits spirites, matérialisations, phénomènes lumineux, etc.

« Ainsi les apparitions du Christ après sa mort. Il y a là tous les degrés « de matérialisations tels que nous les voyons aujourd'hui dans les séances

« spirites. Lorsqu'il apparaît à Magdeleine, il lui dit : « Ne me touche pas. »
« C'est une matérialisation subtile que le moindre contact fait dissoudre
« Puis avec Thomas, c'est le contraire, c'est la matérialisation complète, ab-
« solue.

« On trouve aussi dans le christianisme les phénomènes lumineux des séan-
« ces spirites. La grande erreur du christianisme c'est d'avoir attribué à ces
« phénomènes une source miraculeuse. Ce sont des manifestations en har-
« monie avec les forces de la nature, et c'est pourquoi on les trouve dans
« toutes les religions, dans tous les pays, à toutes les époques.

« L'erreur du christianisme a abouti au moyen âge aux bûchers où les
« médiums étaient brûlés comme sorciers, et la conséquence en est que la
« religion s'est matérialisée de plus en plus, qu'elle marche vers la déca-
« dence, ne pouvant plus se retremper aux sources vives de l'invisible.

« Le spiritisme seul pourra réconcilier la science et la religion, en prou-
« vant l'Au-delà, par des faits vérifiés scientifiquement et en délivrant ainsi
« l'humanité de l'angoisse de la mort. »

M. Hanson Hey, délégué d'Angleterre, lit un rapport sur l'idéal du spiritisme. M. Wallis, directeur du *Light* fait entendre ensuite un travail de M. Peebles, de Los Angeles. Il conclut en disant que lorsque le spiritualisme sera universel, le ciel sera descendu sur la terre.

La séance fut levée à midi.

L'après-midi, à 2 h. 30, le Congrès aborda la question B : la pratique de la médiumnité.

M. Pillault, du *Fraterniste* soutient que l'homme n'a pas de liberté, mais agit sous l'empire des psychoses. M. Delanne et M. Léon Denis, parlent pour la liberté de l'être humain et sa responsabilité.

M. Béziat, directeur du *Fraterniste* tend la main aux partisans du libre arbitre et convie tous les assistants à s'unir dans l'amour fraternel au-dessus des divergences d'opinions.

C'est là un geste très noble et digne de tous les éloges et nous nous permettons de le souligner ici.

M. Vilni, de Bruxelles, Mmes Darel et Rosen-Dufaure, de Genève, M. Solam, de Lyon, M. Cadwallader, de Chicago, M. Zellwegger, d'Uster, parlèrent successivement sur les médiums et écoles de médiums. M. Hanson Hey, soutint vivement la demande de M. Zellwegger visant des lois protégeant la médiumnité.

La séance fut levée à 6 heures.

Le soir, un banquet réunit tous les congressistes et plusieurs discours furent prononcés par MM. Léon Denis, Louis Gardy, Gabriel Delanne et Bénézech.

L'ordre du jour du lundi 12 mai, appelait la question sur la Presse spirite. M. Gabriel Delanne, de Paris, présidait.

A cette séance, M. Tortenson présenta les salutations de la Norvège dont il est le délégué. M. Wallis, rédacteur en chef du *Light* (Londres) pense que la religion est l'amour de tout ce qui est beau, vrai, pur, et la moralité, c'est de développer ces grands principes dans la vie quotidienne. Les journaux spirites doivent aider à cette grande œuvre et être soutenus par le public.

M. Philippe pense que le journal spirite idéal devrait être hebdomadaire et donner, à côté de dissertations élevées, des récits de faits spirites dont le le grand public est avide.

M. Fraikin, de Liége, voudrait une presse spirite exempte de politique, tandis que M. Béziat, directeur du *Fraterniste*, dit que la politique peut servir à lancer un journal, même spirite et lui gagner des abonnés. Puis, à l'encontre de M. Fraikin qui voudrait que chaque petit cercle eût son organe, il pense qu'une telle façon de faire entraverait le grand mouvement en avant vers un état de centralisation plus avancé.

Mme E. Cadwallader du *Progressive Thinker* (Amérique), pense qu'il n'y a pas besoin d'un nouvel organe international, car le public veut aujourd'hui des nouvelles rapides. Elle exprime le vœu de voir, à chaque congrès, un service de presse organisé, transmettant des comptes rendus aux journaux du monde entier.

M. le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq, appuyé par M. Pillaut, rappelle les services rendus par le *Bulletin officiel du Bureau international.*

Le soir, M. Bénézech, pasteur à Montauban, fit une remarquable conférence sur l'action combinée des médiums et des esprits. L'orateur passa en revue les principaux phénomènes spirites : *raps* ou coups frappés, incorporation et surtout l'écriture directe, c'est-à-dire obtenue sans contact : L'orateur en possède plus de vingt spécimens et conclut à leur authenticité.

Mardi 13 mai, ont été abordées des questions diverses. Mme Barchou voudrait voir régner le désintéressement dans les rangs spirites. M. Solam (de Lyon) croit que le seul moyen de lutter contre la pornographie est le livre populaire philosophique à bas prix, largement répandu. Mme Bezobrazow parle de la croix dans tous les temps.

M. Grimshaw (Amérique), est heureux de pouvoir dire que le nombre des spirites dépasse un million dans son pays, tous appuyés dans leur foi sur leurs propres expériences.

Mme Kordon lit un travail sur l'éducation spirite et antimatérialiste nécessaire aux enfants. M. Wallis voudrait voir bannir la crédulité des cercles spirites.

M. Girod (Paris), s'occupe des moyens d'éviter la fraude dans les expériences obscures, et M. Lajoanio donne une idée des facultés remarquables d'un médium de Bordeaux, Mme Agullana.

M. Hanson Hay tient le spiritisme pour être à la fois une science, une philosophie et une religion.

Après un très intéressant récit du Congrès de psychologie tenu à Paris au mois de mars, M. Thureau (Paris), émet le vœu que les savants et les spirites travaillent ensemble.

M. Delanne expose en détail ce que l'on est fondé à attendre de la radioactivité comme moyen d'étudier les phénomènes spirites d'une façon purement scientifique.

« En effet, dit-il, les médiums émettent des formes d'énergie différentes « selon le but poursuivi. Ce sera de cette manière que la confusion entre « l'animisme et le spiritisme pourra être conjurée. »

Le prochain congrès spirite se tiendra à Paris.

Avant de se séparer, les congressistes votent les vœux suivants : Il serait désirable que les spirites isolés fissent partie d'un groupement. Que dans chaque pays, les sociétés s'unissent d'une manière plus intime pour donner à la propagande un vigoureux essor et soutiennent leur presse d'une manière plus efficace. Il est absolument nécessaire que les phénomènes médianimiques soient contrôlés avec une rigueur vraiment scientifique.

L'après-midi, eut lieu l'excursion au Salève ; malheureusement le ciel ne mêla pas ses sourires ensoleillés à l'entrain général, de ce fait la promenade n'eut pas pour les congressistes transformés en excursionnistes, tout l'intérêt qu'elle promettait. Un rideau nuageux a dérobé aux yeux curieux les merveilles alpestres et tout le monde déplora ce fâcheux contre-temps.

*
* *

Avant de terminer ce résumé très succinct des travaux du deuxième Congrès international de spiritisme, qu'il nous soit permis de présenter ici quelques observations personnelles découlant de l'examen de ces travaux et des décisions prises.

Un journal de Paris a reproché aux spirites leur loquacité. On peut être sûr que s'ils gardaient le silence et se bornaient à se réunir en cachant soigneusement leurs expériences, on ne manquerait pas de leur faire de plus grands reproches.

S'ils ont aujourd'hui le courage d'exposer bien haut leurs idées, c'est précisément parce qu'ils apportent des faits nettement contrôlables par l'expéri-

mentation scientifique qu'ils ne craignent point et dont ils sont les premiers à demander l'application.

A cet égard, les congrès ont leur utilité. Ils permettent des échanges d'idées et des discussions utiles. Ils ouvrent la voie à tous ceux qui, de bonne foi, consentent à l'examen des faits spirites. Ils préparent très utilement les moyens d'action pour intensifier la propagande. Ils incitent les chercheurs à se prononcer nettement. Ils aident à la classification méthodique des différents phénomènes. Ils ouvrent enfin un champ d'action illimité à l'investigation scientifique et rationnelle toujours en voie d'évolution, et l'attention sera toujours éveillée chaque fois que des Congrès de cette nature tiendront leurs assises en un coin quelconque du globe.

Constatons aussi que la grande presse de tous les pays a soigneusement enregistré les diverses phases du Congrès, et à ce sujet il est bon de dire quelques mots sur le rôle de cette presse plutôt frondeuse et sceptique, mais tout de même utile et bienfaisante — un peu malgré elle il est vrai — pour le spiritisme.

Elle donne des comptes rendus quelquefois dépourvus d'impartialité, mais elle subit cependant l'influence du grand courant spiritualiste qui s'éveille un peu par toute la Terre. Et si parfois, elle critique un peu à tort et à travers, elle se trouve en bien des cas dans la nécessité de reconnaître la véracité de faits constatés par tant de personnes diverses, dans tant de pays différents.

Pour ainsi dire malgré elle, malgré sa résistance, elle apporte inconsciemment sa collaboration à l'œuvre entreprise par les spirites. Malgré les négations obstinées et l'ironie de bien des écrivains, elle enregistre forcément quelques vérités, et tout en s'effarant quelque peu elle donne un brevet de viabilité aux déductions de plus en plus précises du nouveau spiritualisme qu'elle a jadis tant bafoué, tant ridiculisé, et qu'elle commence à observer maintenant avec une certaine curiosité.

Et après tout, c'est bien déjà quelque chose. Encore quelques années, encore quelques efforts, nous verrons cette même presse arriver à faire l'apologie du spiritisme.

Les spirites attendent patiemment cette revanche, mais elle ne saurait les étonner, ils savent bien qu'elle doit venir à son heure, éclatante, précise, indiscutable, complète.

A côté des religions dont les dogmes désuets ne peuvent plus satisfaire la masse des penseurs spiritualistes, s'épanouit une philosophie qui s'impose par sa netteté, sa logique et son étroite parenté avec la science à laquelle elle ouvre déjà des horizons immenses et magnifiques.

Que de chemin parcouru en ces vingt dernières années. J'en appelle à

tous ceux qui se souviennent de l'époque où l'on se cachait soigneusement pour assister à quelques petites expériences.

Et si du moins des faits essentiellement nouveaux ne sont pas venus s'ajouter à ceux déjà connus, les premiers ouvriers de la cause spirite peuvent tout de même se féliciter de voir le spiritisme se faire jour, prendre pied définitivement et s'imposer à l'attention générale. Il ne manque plus pour son triomphe définitif qu'un peu de coordination dans les efforts de tous ses adeptes.

Ceci devient présentement l'œuvre à réaliser. Conscients de leurs forces, armés pour les luttes courtoises qui vont s'engager devant et avec le monde scientifique, les spirites verront bientôt l'aboutissement logique de leurs efforts. Avec joie il poursuivront leur tâche généreuse. Forts, confiants, libres, ils assisteront à la venue de temps meilleurs, plus fraternels, où les êtres humains, enfin délivrés du cauchemar jusqu'ici mystérieux de leurs origines et de leurs fins, marcheront avec plus de sérénité dans la route lumineuse où tous les bonheurs et les joies pures les attendent.

PAUL BODIER

TERRE ET CIEL

Par JEAN REYNAUD

Extraits choisis

1. — La Terre (*suite*)

LE PHILOSOPHE

Compatissons à son supplice, car plus on y pense, plus on y découvre de détails cruels. O terre ennemie, elle désole son corps et ne le nourrit même pas! De l'eau, de l'air, des minéraux, pas le moindre aliment: pour se repaître, c'est aux débris des autres êtres qu'il est réduit à recourir. Ses organes, au lieu d'aspirer insensiblement leur nourriture dans le milieu qui les baigne, n'y trouvent seulement pas un atome substantiel ; et s'il ne veut souffrir de leur dépérissement, c'est avec des objets recherchés çà et là qu'il doit les soutenir. Mais, quel travail pour mettre la main sur ces œufs et sur ces fruits, pour déterrer ces ruines, pour surprendre et mettre à mort ces animaux ! Il me semble voir les deux infortunés, agités par la faim, s'efforçant en vain de l'apaiser avec quelques baies sauvages péniblement glanées

dans ces ronces et ces épines dont tout sol inculte se hérisse, avec quelques bêtes rampantes ramassées avec dégoût et mangées avec aversion, plus encore, peut-être, contraints par une dernière nécessité à brouter en pleurant l'herbe sauvage que l'arrêt de malédiction leur donne pour suprême pâture. Je les vois, sur la fin de leur première journée dans ce monde inhospitalier, épuisés de fatigue et de besoin, les pieds blessés, les jambes déchirées, tout le corps meurtri, tombés sans force et sans espérance sur la terre, et priant Dieu amèrement de les y faire tous deux rentrer. Et pour compléter cette esquisse du mal inhérent à notre globe, ne faudrait-il pas y ajouter l'horreur de la nuit, la disparition du soleil, seul bien conservé de l'ancienne demeure, le triste météore de la pluie qui surprend nos deux exilés et bientôt les inonde de ses torrents glacés, la lueur effroyable des éclairs, et le bruit du tonnerre, semblable à celui du ciel fracassé tombant en éclats sur leurs têtes ? Ne faudrait-il pas faire comparaître aussi ces légions d'êtres mauvais qui, de tous côtés, dans les bois, dans l'air, dans les eaux, les attendent, les uns pour s'acharner sur eux par milliers et les couvrir de leurs cuisantes piqûres, les autres pour leur faire la chasse et leur remplir l'âme de terreur par des clameurs menaçantes, ceux-ci pour leur empoisonner de venin les plus riants gazons, ceux-là pour leur faire craindre le bord des eaux, tous conspirant avec une ardente férocité à augmenter une torture pour laquelle les forces générales de la nature ne suffisent que trop? Et tout cela n'est rien cependant, car je n'ai pas voulu combler la misère de ce couple malheureux en lui donnant des enfants.

Aussi, indépendamment de toute autre considération, doit-il sembler tout à fait improbable que Dieu ait installé la race humaine sur la terre, d'une manière si précipitée et avec si peu de précaution. Apparemment que les hommes choisis par lui pour vivre les premiers au milieu de circonstances aussi contraires à la tranquillité de leur existence physique, et par conséquent de leur développement moral, privés, par leur position au sommet de la chaîne des générations de toute ressource de société, de tradition, d'expérience, ne jouissaient ni de ces besoins de l'esprit, ni de cette délicatesse d'organisation qui ont caractérisé leurs descendants. Une dureté de corps analogue à celle des animaux leur rendait plus faciles à supporter des souffrances qu'ils n'avaient aucun moyen d'éviter, tandis que des forces instinctives suppléant à l'insuffisance de leur raison, les guidaient dans leurs actions les plus importantes, et assuraient leurs pas à travers les embarras sans nombre de leur séjour. La vie humaine n'a donc pu prendre son essor que graduellement et à mesure qu'en apprenant à vivre ensemble, les hommes sont devenus capables, par leurs progrès dans l'association et dans l'industrie, de se soustraire aux conditions déplorables de la résidence qui leur est assignée. C'est alors seulement que, fondée sur leur travail, la quiétude

de leur existence physique s'est établie, et que leurs qualités supérieures trouvant ouverture pour se développer, les préliminaires de la vie angélique ont commencé leur règne dans ce monde.

Dès ce moment, bien que les hommes n'aient pris possession de la terre que depuis si peu de temps, il est sensible que leurs rapports avec elle, tant en raison des modifications qu'ils lui ont fait subir que de l'art avec lequel ils savent s'y conduire, ont considérablement changé. Comparé à l'état primitif, l'état des peuples les plus avancés en diffère autant que s'il était d'un autre monde. Au lieu d'une existence troublée par des souffrances et des anxiétés continuelles, ces masses d'hommes commencent à se trouver en mesure de vivre en paix, même avec satisfaction, et par conséquent de se perfectionner en liberté. Non, sans doute, qu'il n'y ait malheureusement encore, par la faute de l'ordre social, même chez les peuples les plus favorisés, de cruelles et nombreuses exceptions. Mais en embrassant l'espèce humaine dans sa généralité, on y voit une conspiration universelle, permanente et déjà en pleine prospérité sur plusieurs points pour se délivrer successivement de toutes les contrariétés de la nature. On est en marche vers une limite, limite extrême, il est vrai, et purement idéale, où cessant d'être gênés par les circonstances physiques dans lesquelles ils sont nés et prenant tout à fait le dessus, les hommes, moyennant leur travail, seraient en harmonie à tous égards avec leur planète et n'en éprouveraient que du bien. C'est un sujet dont les conséquences vont loin. Il est donc essentiel de l'examiner avec soin ; et dans ce but, vous me permettrez de reprendre sommairement une seconde fois, mais d'un autre point de vue, la suite des lois astronomiques qui régissent la terre, afin de nous assurer, à l'endroit de chacune, des moyens par lesquels l'homme s'affranchit des obstacles qu'elles lui opposent et de la condition à laquelle il parvient par cet affranchissement.

A commencer par la gravitation, il est certain qu'il n'y a point à dire que l'homme soit parvenu à se délivrer de son obéissance native à ses lois. Son corps est toujours attiré par la masse du globe avec la même force, sans que l'on puisse seulement entrevoir la possibilité de le soulager directement. Il lui faut une base solide, et il est hors d'état de se tenir ni dans l'air ni sur l'eau. Aussi votre tradition nous donne-t-elle l'idée de la plus grande modification de l'ordre naturel qui se puisse concevoir, lorsqu'elle nous représente le Christ marchant librement à la surface de la mer. C'est ce que ne fera vraisemblablement jamais la chair de l'homme. La pesanteur paraît être une affection invariable sur laquelle on ne saurait avoir aucune prise, pas plus pour en augmenter que pour en diminuer l'intensité ; de sorte que l'atténuation de notre densité, jusqu'à devenir égale à celle de l'air, serait encore le moyen le plus simple que l'on pût imaginer pour que nous fussions jamais capables de flotter sans effort dans notre atmosphère. Mais il n'y au-

rait pas là une simple variation d'organisme ; ce serait un changement de substances qui, bien que n'ayant par lui-même, en vue d'un autre monde, rien d'impossible, se trouve du moins, quant à la terre, en désaccord formel tant avec la nature de tous les corps solides qui s'y rencontrent qu'avec le principe de l'analogie générale des races successives. Lors même qu'un tel changement ne devrait entraîner aucun inconvénient, il ne nous serait donc pas même permis de l'espérer pour aucune des races qui pourront ici-bas faire apparition après nous.

Reste le développement du principe par lequel les êtres vivants reçoivent le don de résistance à cette force, comme à toutes les autres : c'est l'énergie musculaire. On a constaté en effet qu'elle augmente à mesure que le régime s'améliore, et que les peuples sauvages sont inférieurs sur ce point aux peuples civilisés. Elle varie principalement sous la loi de l'exercice du corps et de la nourriture ; par où l'on aperçoit la grande profondeur qu'il y avait dans l'attention avec laquelle les anciens s'appliquaient à perfectionner l'organisation de leurs enfants par la gymnastique et par l'hygiène. Ils accroissaient ainsi la seule légèreté qu'il soit permis à l'homme d'acquérir. Mais à quelque progrès que ce mode de résistance à la gravitation puisse arriver par la continuité de l'éducation dans la suite des siècles, il ne paraît pas y avoir de fondement suffisant pour refuser d'entrevoir à ces progrès une limite prochaine, déterminée par les principes mêmes de l'organisation de l'homme, et qui ne pourrait être franchie qu'à condition que ces principes, par une transformation de race, fussent eux-mêmes changés. Ce serait donc également une chimère que de se figurer les hommes débarrassés par le développement de leur force musculaire, de leur chaîne la plus gênante et s'élevant naturellement comme les oiseaux dans les régions de l'air.

Mais, comme il n'y avait rien de considérable à gagner sur le fond même de la gravité, on s'est attaché à ses effets, et c'est où le génie de l'homme triomphe. La terre, dans toutes les directions jugées convenables, a été égalisée, façonnée, consolidée ; elle s'est couverte d'un réseau de routes, de chemins, de sentiers, dont le nombre et le bon établissement sont un des plus frappants indices de la prédominance de la civilisation sur la nature. Grâce à cette précaution, la fatigue n'a pas été seulement adoucie ; il s'est trouvé qu'elle était toute détruite, puisque, sans renoncer à se mouvoir, on a pu dès lors se dispenser de marcher. En se créant des demeures mobiles, l'homme a inventé le moyen de se transporter en tous lieux, sans mettre, pour ainsi dire, le pied hors de chez lui. Sa locomotion, primitivement si difficile, est devenue plus parfaite que celle d'aucun animal. Rien ne l'arrête, ni les rivières, ni les montagnes, ni les marécages, ni la mer. S'il est pressé et son but lointain, il va nuit et jour et sans repos. Le voilà même qui prend, pour la vitesse ordinaire de ses voyages, celle dont les plus agiles quadrupèdes ne

jouissent que dans les instants de crise, et qui commence à glisser à la surface de la terre avec une impétuosité sans égale, comme si l'ouragan portait son char. La vaste étendue de l'océan lui est désormais si familière, qu'il l'habite en quelque sorte comme il habite la terre. Il y fait descendre et y entretient des villes flottantes qui se laissent conduire où il veut ; et circulant à son aise, malgré les vents, il se joue derrière ses remparts du vain tumulte des eaux, et oblige la tempête elle-même à le servir et à prêter main-forte à sa manœuvre. Il n'y pas jusqu'à l'atmosphère, où, en dépit de la pesanteur, il n'ait déjà réussi à s'élever ; et il est à croire que, son audace se joignant à son désir, on le verra bientôt fréquenter les nuages. Ainsi, par son génie, il s'est ouvert toutes les voies ; et soit qu'il prenne son vol comme les plus hardis oiseaux dans les hauteurs de l'air, soit qu'il s'avance à la surface des eaux en répandant l'effroi parmi leurs silencieux habitants par l'appareil et la vélocité de sa marche, soit qu'il roule en souverain sur ses domaines naturels, délivré de la chaîne qui l'alourdissait, il achève tous ces grands mouvements sans plus de fatigue que s'il était resté tranquillement assis dans sa maison.

(*A suivre.*)

Les Ames réconciliées

Par HENRI BRUN

(*Suite*) (1)

DANIEL. — Les manifestations intellectuelles, les communications obtenues par la main ou par la bouche du médium ne seraient-elles pas le reflet de sa propre personnalité ? De sa conscience, quand il écrit à l'état de veille ? De sa subconscience, quand il parle à l'état de sommeil ? Ou bien, parfois, un reflet de la personnalité des témoins, insinuée en lui par voie de suggestion ?

VERGET. — C'est possible ! Et cela arrive ! Un auteur spirite a pu dire même que « nous pouvons rejeter en toute confiance la moitié ou même les trois quarts des manifestations qui passent pour être des phénomènes spirites. » Mais il a soin d'ajouter que « le restant n'en sera que plus précieux. » Il y a donc lieu d'être très prudent dans l'interprétation des faits, et d'y regarder à deux fois avant de certifier qu'ils sont d'origine spirituelle. Aussi nos savants et nos écrivains ne retiennent-ils comme spirites

(1) Voir la Revue de mai.

que les faits qu'ils ont évidemment reconnus être tels. Et si vous saviez la précision de science, la sûreté de critique, la puissance de dialectique dont certains d'entre eux font preuve ! Tenez, lisez le remarquable ouvrage de G. Delanne, *Recherches sur la médiumnité* (1), qui traite précisément du phénomène de l'écriture automatique. Ouvrage que tout le monde devrait lire, spirites et antispirites, les uns pour éviter d'être par trop candides, les autres par trop tranchants. L'auteur, pendant trois cents pages, s'y attache à montrer, on dirait comme s'il était notre adversaire, les nombreux cas de pseudo-médiumnité graphique dont les productions paraissent, à s'y tromper — et que de spirites s'y sont trompés ! — venir de l'Au-delà, alors qu'elles proviennent tout simplement de la subconscience ou de la seconde vue du médium. Mais il produit ensuite, en vigoureux contraste et relief lumineux, dans les deux cents dernières pages, les cas nombreux aussi d'authentique médiumnité, où l'intervention des Esprits est manifeste et indubitable ! Car c'est le grand sophisme et le grand tort — je veux croire involontaire — de nos savants contradicteurs, d'évoquer complaisamment les premiers en faisant le silence sur les seconds. Chose curieuse ! Ceux mêmes qui sont le plus judicieux et le plus impartiaux trouvent encore le moyen, quand ils parlent de nos expériences, d'être incomplets et injustes. C'est ainsi que M. le Recteur Boirac, dans une récente étude (2), rapporte, d'après le professeur Flournoy, qui l'a exposée et commentée longuement, l'histoire d'une série de communications qui présentaient toutes les apparences de messages spirites et n'étaient à vrai dire que le produit de la cérébration inconsciente du pseudo-médium. Il s'agit d'une dame qui obtenait, de sa propre main, des messages d'un ami soi-disant décédé, — lequel lui témoigna quelques jours plus tard par une lettre véritable qu'il était bel et bien encore de ce monde ! Fort bien ! Voilà un fait, susceptible apparemment de gêner notre thèse, que nos contradicteurs ont raison de jeter dans le débat. Mais à la condition d'y admettre aussi les faits qui sont susceptibles de gêner leur thèse à eux ! M. le Recteur Boirac, en dépit de sa haute probité, n'en a rien fait. De sorte que ceux qui le liront n'entendront qu'un son, — et un son tel qu'il les dissuadera vraisemblablement de chercher à entendre l'autre son ! Or ce même fait, pourtant si redoutable, G. Delanne n'a pas craint, dans l'ouvrage en question, de le relater à son tour — et bien d'autres avec ! — en citant tout au long le propre texte de Flournoy ! Bel exemple de courage dans la discussion !...

DANIEL. — Qu'a-t-il à craindre, s'il est armé jusqu'aux dents, — comme tu le crois.

(1) Librairie des Sciences psychiques.

(2) « Spiritisme et Cryptopsychie », paru dans la *Revue philosophique*, numéro de janvier 1912 et reproduit dans la *Revue spirite*, numéros de février et de mars 1912.

VERGET. — Si je le crois !... Mais les cas abondent où ni le médium ni les assistants ne sauraient être mis en cause. L'inexistant est inapte à produire aucun reflet. Et les communications comportent souvent des notions spéculatives totalement étrangères aussi bien aux assistants qu'au médium, — ou des déclarations de faits absolument inconnus d'eux ! Est-il possible de les leur attribuer ? Et quand les Esprits affirment en être les auteurs, est-il possible de douter d'eux ?

DANIEL. — Ces cas existent-ils vraiment ?

VERGET. — Quand je te dis qu'ils sont innombrables ! Oui, les messages manifestent souvent une élévation de pensée et une splendeur de forme qui dépassent considérablement la capacité philosophique et littéraire du médium, parfois inculte, comme aussi des assistants, qui ne sont pas toujours des aigles !...

MADELEINE. — Maeterlinck prétend cependant, dans son dernier ouvrage sur *La Mort* (1), que les propos qu'on prête aux Esprits sont d'une pauvreté désolante !

VERGET. — Il y en a de piètres, c'est vrai, de baroques, de grossiers, de vulgaires, d'insignifiants. Quoi d'étonnant, ainsi qu'en convient, ailleurs, Maeterlink lui-même ? L'Esprit reste longtemps, au delà de la mort, ce qu'il était en deçà. La mort ne divinise pas l'homme du premier coup. Le miracle n'est pas de ce monde, ni de l'autre. Il n'y a pas de saut brusque entre les deux univers. Maeterlink s'étonne indûment, aussi, que les défunts « semblent avant tout jaloux d'établir leur identité » et s'y évertuent avec une prolixité maniaque. N'est-il pas naturel qu'ils soient ainsi soucieux de nous prouver qu'ils subsistent et sont bien ceux qu'ils disent être ? Les plus belles révélations auraient-elles la valeur probante de ces menues indications caractéristiques ? Toute la solution du problème ne tient-elle pas dans ces infimes détails d'identité ? Détails insignifiants, oui. Mais combien significatifs ! Notez d'ailleurs que ces détails positifs étaient précisément ceux qui avaient le plus de chance de convaincre des hommes de science — comme ceux que cite Maeterlinck — à qui les rigueurs de leur méthode interdisaient d'ajouter foi ni d'attacher d'importance aux plus sublimes révélations sur l'Au-Delà, — pour la seule raison qu'elles sont, de leur nature, invérifiables !

D'ailleurs, sachez-le bien, les grands Esprits de l'espace nous ont apporté parfois des vues profondes, originales, supérieures, qui ont renouvelé notre morale, notre philosophie, notre science. Oui, notre Science elle-même, selon le vœu de Maeterlinck. Maeterlinck est mal informé ! Il me paraît mieux renseigné sur le détail des expériences qui ont été faites à Londres — et encore ! — que sur la nature des communications qu'on a obtenues dans le monde

(1) Eugène Fasquelle, éditeur, 11, rue de Grenelle, Paris.

entier. Il est d'humbles villes de province où, en quelques années, de semaine en semaine, tel cercle d'études a obtenu une collection de communications capable de remplir plusieurs volumes. Et certaines d'entre elles sont d'une hauteur transcendantale qui atteint au sublime !

DANIEL. — Maeterlinck objectera — non sans raison — que les membres de ces modestes réunions n'ont peut-être pas assez d'autorité !

VERGET. — Ils n'en sont pas moins dignes de foi ! Mais qu'à cela ne tienne ! Les témoignages autorisés ne manquent pas. Tel, celui de M. Barkas, membre de la Société de géologie de Newcastle, qui obtint, au cours de trente-sept séances, par l'intermédiaire du célèbre médium Mme d'Espérance, des réponses précises à de nombreuses questions scientifiques ; questions connues de l'expérimentateur seul, « inscrites et lues séance tenante » (1) ; réponses « improvisées, sans la moindre correction ultérieure » — et dépassant non seulement les aptitudes du médium, « qui n'avait jamais lu de livre scientifique », — et non seulement aussi celles des assistants, dont « personne n'aurait pu répondre », mais celles même de l'expérimentateur, qui déclare qu'elles étaient « notablement au-dessus de ses connaissances scientifiques d'alors », — qu'elles « sont supérieures à celles qu'il pourrait faire aujourd'hui, — c'est-à-dire douze ans après — s'il devait les écrire sans les préparer à l'avance », — qu'elles « contenaient des expressions qui lui étaient totalement inconnues », — qu'il y avait « de certaines questions auxquelles il n'aurait pas pu répondre du tout », — et que « probablement il ne se trouve pas un homme en Angleterre qui pourrait en faire autant... dans les mêmes conditions ». Je voudrais bien connaître l'opinion de Maeterlinck sur un tel cas !...

DANIEL. — Mais tes soi-disant Esprits ont-ils jamais apporté aucune révélation qui constituât vraiment un progrès pour la Science ?

MADELEINE. — Maeterlinck assure que non !

VERGET. — Il se trompe une fois de plus ! Cette lacune, d'ailleurs, — existât-t-elle — ne prouverait absolument rien contre l'existence des Esprits. Ils ont bien d'autres moyens plus efficaces de nous la mettre sous les yeux et de nous la faire toucher du doigt ! Ne pensez-vous pas en outre qu'il serait peu conforme à l'ordre et à l'harmonie des choses qu'ils vinssent, en nous dispensant la science toute faite, nous ôter le mérite de l'effort, le bénéfice du progrès, la joie de la découverte ? Quelle objection naïve, en vérité ! Que ne s'étonne-t-on aussi que les maîtres laissent aux écoliers le soin de faire eux-mêmes leurs devoirs ? Non, ces révélations ne sont pas, ne sauraient être la règle ! Mais il n'est pas impossible qu'elles se produisent accidentellement, à titre d'exception et comme de faveur. On en cite des exemples

(1) Les citations qui suivent sont empruntées au compte rendu de M. Barkas, reproduit en partie dans les *Recherches sur la Médiumnité*, de G. Delanne, p. 384 et suiv.

célèbres : l'annonce, entre autres, par un Esprit, au général-major Drayson, en 1859, de l'existence des deux satellites de mars, qui fut vérifiée dix-huit ans plus tard, en 1877... Et quelle n'est pas, surtout, la valeur des aperçus qu'apportèrent à Allan Kardec ses Instructeurs invisibles sur la nature et la destinée de l'atome, — comme sur la constitution des êtres ! Aperçus qui étaient en opposition absolue avec la science de son temps, — et que la science d'aujourd'hui n'a fait que confirmer (1).

Croyez-moi. La qualité des messages que nous attribuons à l'Au-Delà, loin d'incliner au doute, impose la conviction que l'Au-Delà n'est pas un vain mirage, et qu'il n'est pas peuplé non plus de vaines ombres, comme semble le craindre Maeterlinck !

MADELEINE. — Il semble particulièrement peiné du silence des apparitions au sujet de la vie d'Outre-tombe.

VERGET. — Oui, et il a tort d'abord de paraître en tirer argument contre l'authenticité de ces apparitions et la réalité de cette vie. Que les apparitions ne révèlent rien des « secrets de l'autre monde » cela ne prouve pas que l'autre monde n'existe pas et qu'elles n'appartiennent pas à cet autre monde. Serait-il illégitime d'admettre qu'elles n'ont peut-être pas la permission de nous les livrer, ces secrets ? Ou qu'elles n'ont peut-être pas le privilège de

(1) Extrait d'une lettre de G. Delanne à l'auteur :

« ... Une révélation scientifique de premier ordre est contenue dans le livre de A. Kardec, intitulé *la Genèse*, p. 305, au chapitre qui concerne les fluides. — Vous savez qu'au siècle dernier on considérait comme un dogme scientifique l'éternité de la matière, basée sur la pérennité de l'atome, qui soi-disant passait inaltéré au milieu des milliards de combinaisons qu'il servait à former. Les découvertes sur la radio-activité obligent maintenant les physiciens les plus illustres à supposer que l'atome est lui-même complexe, formé d'électrons, et que cet atome peut se décomposer, s'évanouir, pour rentrer dans l'éther d'où il est sorti et dont il n'est qu'une condensation. Le Dr Lebon, d'Arsonval, Crookes, Lodge, Thomson, etc., etc , admettent et enseignent cette théorie en opposition radicale et absolue avec celle qui faisait de l'atome la base ultime et éternelle de la matière. C'est en se basant sur cette prétendue éternité de la matière que Haeckel appuyait ses fameuses « lois d'airain ». Eh ! bien, les Esprits qui inspiraient A. Kardec ont *devancé la science contemporaine de beaucoup*, car non seulement ils enseignaient l'unité de la matière, mais encore son retour à l'éther — il y a plus de soixante ans ! — Voici, textuellement, le passage en question :

« La matière tangible, ayant pour élément primitif le fluide cosmique éthéré, doit pouvoir, *en se désagrégeant*, retourner à l'état d'éthérisation, comme le diamant le plus dur des corps peut se volatiliser en gaz impalpable.

« *La solidification de la matière n'est en réalité qu'un état transitoire du fluide universel, qui peut retourner à son état primitif, quand les conditions de cohésion cessent d'exister.* »

Tous les mots soulignés sont en italiques dans le texte, pour bien indiquer l'importance de cette révélation, si en dehors des idées scientifiques qui avaient cours à cette époque.

La révélation de l'existence dans l'homme d'un organisme aussi important que le périsprit n'est-elle pas aussi de première importance ? Les travaux des savants de la Société anglaise de recherches psychiques en ont confirmé l'existence, comme celle de la réalité de ces formes de l'énergie que l'on appelle les fluides et celle de la transmission de la pensée. »

les connaître avant une assez longue étude? Et Maeterlinck a-t-il le droit d'être surpris, déçu, presque choqué, que l'Esprit de Myers, un mois après sa mort, « semble ahuri » alors qu'il « n'est pas encore bien éveillé », et que l'Esprit d'Hodgson, huit jours après sa mort, n'apporte pas de révélation sensationnelle sur son nouveau séjour? Et puis, Maeterlinck est, en partie, dans l'erreur! Sur ce point encore il semble avoir une connaissance imparfaite ou du moins ne pas faire suffisamment état de la littérature spirite. Si, les Esprits nous ont révélé les conditions de leur existence! Avec une grande abondance, avec une extrême précision de détails! Nous connaissons, grâce à Eux, — dans ses grandes lignes — la hiérarchie des Ames et des Destinées de l'Au-delà. Et, soit dit en passant, ces destinées sont absolument différentes de celles que Maeterlinck leur prête, sur la foi d'apparences trompeuses et par la voie d'une induction arbitraire et d'une généralisation gratuite, comme elles sont aussi incomparablement plus logiques, plus justes et plus nobles que celles qu'imagine son rêve personnel! Lisez *Le Livre des Esprits* (1) d'A. Kardec. Et, puisque vous avez lu *La Mort* de Maeterlinck, lisez aussi, madame, *Après la Mort* (1) de Léon Denis. Ceci, d'avance, réfutait cela. Et Maeterlinck se fût peut-être abstenu de poser sa question s'il avait eu connaissance ou gardé souvenir de la réponse qui y avait été faite avant même qu'il ne l'eût posée... Voyez-vous, il est hors de doute, pour qui est au courant et tient compte des faits, que les communications des Invisibles, qu'elles concernent notre monde ou l'autre monde, sont parfois d'une nature et d'une qualité qui ne permet pas d'y voir le reflet de la conscience ou de la subconscience du médium ou des assistants!

D'autre part, il arrive que les communications expriment des idées tout à fait inattendues et parfois même choquantes pour les assistants et pour le médium : ainsi celles qui annoncèrent la doctrine de la réincarnation, à laquelle, d'abord, on répugnait à croire. Il arrive aussi qu'elles font allusion à des faits, à des personnages dont ni le médium, ni les assistants n'ont jamais entendu parler, et dont on peut, après enquête, établir l'existence!

MADELEINE. — Maeterlinck ne croit pas « que le fait se soit produit jusqu'à ce jour ni même qu'il soit possible! »

VERGET. — C'est une erreur absolue et que d'autres commettent, des savants de profession, qui se croient informés, et devraient l'être mieux! Pierre Janet, lui aussi, assurait, avant Maeterlinck, que « on peut dire qu'il n'y a pas un fait authentique de ce genre » (2). Eh! bien, si il y en a! Il faut qu'on le sache! Les révélations de faits ignorés sont fort nombreuses. Tu sais l'autorité qui s'attache au nom du Dr Hodgson. C'est, madame,

(1) *Librairie spirite*, 42, rue St-Jacques. Paris.
(2) Cité par G. Delanne dans les *Recherches sur la médiumnité*, p. 330.

un des membres les plus savants de la « Société des Recherches psychiques » anglo-américaine. Eh ! bien, il déclare en toutes lettres, dans son célèbre rapport, — et il montre par des faits, « que, dans certains cas, on reçoit des communications sur des événements aussi complètement inconnus du médium que de l'assistant lui-même et dont l'enquête prouve l'exactitude (1). » Et ce sont en particulier, des faits de cette sorte qui ont provoqué la conversion sensationnelle d'Hodgson et l'ont amené à écrire : « J'entrai dans cette maison, (chez le médium miss Piper), profondément matérialiste, ne croyant pas à l'existence après la mort, et aujourd'hui je dis simplement : Je crois ! La démonstration m'a été faite de façon à m'ôter même la possibilité d'un doute (2). » Et ce sont encore des révélations de cette nature qui ont obligé l'éminent savant Hyslop, un autre membre de la « Société des recherches psychiques », à passer lui aussi de l'hypothèse télépathique à l'hypothèse spirite. Ayant fait poser à son père décédé, par l'intermédiaire du Dr d'Hodgson, qui opérait avec Miss Piper, des questions précises sur des faits totalement inconnus du médium, d'Hodgson et d'Hyslop lui-même, — et antérieurs à la naissance de ce dernier — par exemple sur les objets qui se trouvaient dans la chambre d'étudiant de son père, sur le costume qu'il portait pendant ses fiançailles, etc., il obtint, sur deux cents questions, cent cinquante-deux réponses que les longues et minutieuses enquêtes auxquelles il se livra ensuite attestèrent absolument exactes, seize seulement étant inexactes et trente-deux invérifiables. Et c'est ainsi que des savants officiels — d'abord prévenus — sont venus confirmer les déclarations que les spirites ont faites depuis plus de cinquante ans !...

Daniel. — Mais, dans le cas de l'Esprit d'Hyslop, le personnage, — sinon les faits qui le concernent — était connu de l'expérimentateur !...

Madeleine. — Et ce que Maeterlinck croit impossible, ce sont les révélations visant non seulement des faits, mais des personnages inconnus des assistants.

Verget. — Je lui en citerais vingt exemples (3) ! Il n'y a pour s'assurer qu'elles existent, qu'à prendre la peine de lire attentivement la littérature spirite !... C'est un fait de ce genre qui a appelé l'attention du public, au milieu du siècle dernier, sur les manifestations des Esprits, — et il s'est reproduit fréquemment depuis ! Il fut l'enfance de nos études ! C'est le b, a ba de nos connaissances ! Et il est étrange de voir P. Janet prétendre que

(1) Cité par G. Delanne dans les *Recherches sur la médiumnité*, p. 361.
(2) *Id.*, p. 355.
(3) Lire, en particulier, dans *les apparitions matérialisées des morts* de G. Delanne, le fameux cas de Svens Stromberg, pages 449 et suiv.

ces révélations seraient une excellente preuve « dont les spirites parlent sans cesse et qu'ils ne donnent jamais ». Ils ne font que ça !...

Et je n'en finirais pas de vous énumérer les prodiges de communication médianimique ! Une même personnalité se manifestant identique à elle-même, avec toutes les précisions et la vérité de ses traits originaux, dans des milieux différents, et par la voie de médiums qui ne se connaissent pas ! Un même médium produisant des messages dont l'écriture et le style varient du tout au tout suivant les différents communicants... Des médiums produisant à la fois trois communications différentes, l'une par la voix, les deux autres par l'écriture, la main droite et la main gauche écrivant en même temps... Un même message obtenu — en des termes à peu près identiques — par la main de médiums étrangers les uns aux autres... Un médium achevant de la façon la plus naturelle du monde la communication commencée par un autre médium qu'il ne connaît pas... Des messages obtenus par la main d'illettrés qui ne savent pas écrire et de nourrissons qui ne le pourraient matériellement pas... Des médiums écrivant à la perfection jusqu'à une demi-douzaine de langues inconnues d'eux, et parfois inconnues en Europe... Un médium parlant dans la langue des sourds-muets qu'il ne connaît pas, ou écrivant par signes télégraphiques qu'il ignore aussi... Reproduction exacte d'autographes par un médium qui ne les a jamais vus... Production d'autographes par l'écriture directe, des feuilles de papier, enfermées dans une boîte, en étant retirées couvertes d'écritures qui sont celles même que les signataires avaient de leur vivant... Un message comportant plusieurs communications d'origine et de langues différentes, la première commençant à la première ligne pour se continuer à la cinquième, à la douzième, à la quinzième, la première en latin, la deuxième en français, la troisième en italien, la quatrième en italien retourné, lisible de droite à gauche, etc... Tours de force que Maeterlinck trouverait « ingénieusement puérils » mais qui sont infiniment précieux, étant souverainement démonstratifs.

Venez donc me parler, devant ces faits, de personnalité seconde ou de suggestion !

Et quand la production du message s'accompagne de circonstances physiques qui révèlent la présence effective du signataire ? Quand un médium voyant, témoin du phénomène, décrit — sans le connaître — l'Esprit qui dicte la communication au médium écrivain, — et que description et message s'accordent à établir son identité ? Quand un Crookes voit une main lumineuse descendre du plafond, prendre un crayon et rédiger, sous ses yeux, un message ? Quand, pendant cinq années, au cours de près de quatre cents séances, plus de cent messages sont écrits, sous les yeux du mari, par l'apparition matérialisée de sa femme, toujours semblable à elle-même et telle qu'elle était de son vivant, en sa figure, en son style, en son écri-

ture ?.... Que vaut, que vaut, je vous le demande, dans tous ces cas, l'hypothèse du reflet ? (1)

MADELEINE. — Il faut convenir... C'est pourtant l'objection essentielle — et tenace ! — de Maeterlinck !...

VERGET. — Oui, le poète est venu, sur ce point, à la rescousse des savants ! Comme à eux l'hypothèse télépathique lui tient au cœur. Il lui a donné un prestige qu'elle n'avait pas connu jusqu'alors et qu'elle ne dépassera plus. Mais, pour avoir acquis plus d'éclat, elle n'a rien perdu, à passer par ses mains, de sa fragilité. Cet homme de génie montre, ici, une discussion très faible ! Je lui sais gré d'avoir rendu à la thèse spirite — qu'il ne repousse d'ailleurs que pour l'instant — le grand service de déclarer, une bonne fois pour toutes, qu'elle procède d'une enquête « qui est un chef-d'œuvre de patience et de conscience scientifiques », — qu'elle repose sur des faits dont « on ne peut guère contester la véracité matérielle », qu' « il ne suffit pas, pour s'en débarrasser, d'un haussement d'épaules ou d'un éclat de rire », qu'il serait « injuste et prématuré » de la rejeter « pour n'y plus revenir ». Voilà qui est d'une parfaite — et rare — loyauté ! Mais pourquoi la critique qu'il en fait, — en dépit de ses admirables qualités habituelles de savoir, de probité, de pénétration, de sagesse, — révèle-t-elle tant de lacunes, de négligences, de contradictions et d'invraisemblances !...

DANIEL. — Oh ! Oh !

VERGET. — Je n'exagère pas ! Il ne fait d'ailleurs que tomber à son tour dans les défauts communs aux neuf dixièmes de nos contradicteurs... Ce prodigieux homme d'étude, qui a lu les vingt-cinq gros volumes de la Société anglaise des recherches psychiques — sans compter le reste ! — n'en a pas moins — je vous l'ai déjà montré — des ignorances ou des oublis regrettables, — qui peuvent être, pour notre doctrine, une cause injuste de grave dommage ! Il est pénible de voir ce noble esprit s'acharner à réclamer telles et telles preuves qui ont été fournies maintes et maintes fois depuis des années et des années, — et apporter une insistance extrême à montrer qu'il connaît imparfaitement la cause qu'il juge. Et je déplore d'autant plus amèrement qu'il ignore certains faits — comme « la plus petite révélation astronomique » faite par les Esprits — et entretienne à leur sujet l'ignorance du lecteur, qu'il déclare que ce seraient là des « arguments péremptoires ». Ne prétend-il pas aussi que « les phénomènes d'apparition ne prendraient vraiment d'importance que s'il était possible de constater ou de provoquer des apparitions d'êtres dont la mort remontât à un certain nombre d'années ».

(1) On trouvera tous ces faits dans les ouvrages spéciaux, et les plus typiques d'entre eux dans les *Recherches sur la médiumnité* de G. Delanne, 3e partie, dans *Animisme et Spiritisme* d'Aksakof et dans *La survivance humaine* d'O. Lodge.

Mais nombreux sont les faits de ce genre (1). Et quand il ajoute : « On aurait enfin la preuve, toujours éludée, que l'Esprit ne dépend pas du corps... qu'il peut subsister... », etc., je m'en réjouis parce que je sais, moi, que cette preuve existe, et plutôt vingt fois qu'une, — mais je m'en afflige parce que le grand public va croire, sur la foi de Maeterlinck, qu'elle n'existe pas ! Au nom de la Vérité, je demande des comptes à Maeterlinck ! Et je l'assure qu'il s'abuse — de très bonne foi ! — quand il espère n'avoir « rien omis d'essentiel » et avoir « donné une idée générale mais exacte de cette atmosphère d'outre-tombe ! »

Il arrive aussi qu'il ne tienne pas suffisamment compte des faits qu'il mentionne, se dispensant parfois de les expliquer ou concluant à leur encontre. Il atteste qu' « il est impossible de contester la réalité » de certaines « apparitions provoquées » et qu'il y a telles d'entre elles « qu'on dit extrêmement troublantes ». Mais comme il s'en trouve de « suspectes » il les « écarte » toutes ! N'aurait-il pas pu, n'aurait-il pas dû s'occuper ou moins de celles qu'il déclare « incontestables » ? Il dit bien les écarter « pour l'instant ». Mais j'ai attendu vainement qu'il revînt à elles ! Je sais bien qu'elles sont fort gênantes pour sa théorie de la suggestion. Mais est-ce une raison pour les perdre de vue? Evoquant, ailleurs, la « célèbre Katie King » il la présente, — on dirait entre parenthèses — comme « le double » du médium. Tiens ! Tiens ! l'apparition ne serait-elle que le médium dédoublé ? La question vaut qu'on s'y arrête ! C'est une des plus fortes objections de nos adversaires ! Mais Maeterlinck suggère... et passe ! Il constate aussi que Mme Wriedt, le médium à trompette, « obtient des communications où les morts parlent des langues qu'elle ignore complètement ». Mais il évite de dire ce qu'il pense d'un tel cas, et s'il est explicable par sa théorie ! Et je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, de la belle franchise avec laquelle il signale les faits les plus redoutables à sa thèse et de la belle insouciance avec laquelle il les oublie ensuite !

Il assure que dans l'expérience de la « table tournante » c'est « presque toujours (ce presque, qui n'a l'air de rien, me fait plaisir !) la suggestion inconsciente d'un opérateur ou d'un simple assistant qui dicte les réponses ». Or, vous rappelez-vous, madame, l'exemple qu'il donne à l'appui de son dire ? Un Esprit se présente à la table où se tenaient ses hôtes (l'auteur « fumant tranquillement dans un coin du salon et pensant à tout autre chose ») et déclare être l'esprit d'un moine enterré dans telle galerie du cloître, sous une dalle qui porte la date de 1693. On fait aussitôt des recherches et on découvre en effet « une pierre funéraire en très mauvais état, brisée, usée, écrasée, effritée, sur laquelle on pouvait déchiffrer avec peine, en l'examinant de

(1) Voir *Les apparitions matérialisées des morts* de G. Delanne.

très près, l'inscription A. D., 1693 ». Les hôtes l'ignoraient. « La révélation ne pouvait donc venir que de moi », dit l'auteur. Et il ajoute : « Je croyais cependant absolument ignorer l'existence de cette pierre tombale, une des moins lisibles entre une vingtaine d'autres, toutes du XVIIe siècle. » Dans ces conditions, quelle est l'hypothèse qui semble la plus plausible? La question, pour Maeterlinck, ne se pose même pas ! Encore serait-il essentiel de savoir si, oui ou non, il l'ignorait, cette pierre ! Mais ce n'est pas sa manière d'insister de la sorte !... Et, entre parenthèses, je demanderai à Maeterlinck ce qu'il pense du cas suivant. La table annonce : « Vous prendrez un vase. Vous mettrez de l'eau chaude. Vous verserez de la paraffine vive. Je veux faire une tête. » Au bout d'un quart d'heure, la table ayant annoncé, au moyen des trois coups convenus, que c'est fait, on trouve la paraffine solidifiée : « mais il y avait, en relief, l'ébauche d'une tête ». (Toutes précautions ayant été prises contre la fraude.) Est-ce le subconscient du médium ou des assistants qui a dicté les instructions de la table ?... (1). D'autre part Maeterlinck convient que certains de ces faits sont « étranges et vraiment inouïs » et qu'il y a des « cas où l'on dépasse manifestement les limites présumées de la télépathie la plus étendue » ; mais il n'en conclut pas moins que ces faits inouïs ne paraissent pas venir « franchement » d'ailleurs que de ce monde, et que cette invraisemblable télépathie n'en est pas moins « probable » !

A côté de ces hardiesses étranges, il a des timidités qui étonnent, comme aussi des inconstances qui déconcertent. Puisqu'il croit aux « apparitions » (il le déclare en toutes lettres), « il est curieux de constater qu'il y a réellement des revenants, des spectres et des fantômes » — pourquoi répugne-t-il si fort à croire à l'origine supra-terrestre des faits de « langage et d'écriture automatiques » — alors que certains de ces faits « inouïs » semblent plutôt venir de l'autre monde que du nôtre? Quand on admet que les morts peuvent se montrer, en coûte-t-il beaucoup d'admettre aussi qu'ils peuvent parler ou écrire par la bouche ou la main d'un médium? — Puisqu'il croit à la réalité et à l'authenticité des « apparitions spontanées », pourquoi fait-il si peu de cas des « apparitions provoquées », — de celles du moins qui, de son propre aveu, sont incontestables ? — Serait-ce parce que ces dernières ont affirmé souvent avoir vécu il y a fort longtemps sur la terre et que cela ruine la thèse de Maeterlinck, qui ne consent à prêter aux morts qu'un vestige de vie éphémère ? Je ne vois pas bien d'ailleurs quel intérêt ils pourraient avoir à nous induire tous en erreur sur ce point, — et entre leurs universelles assertions et l'hypothèse personnelle de Maeterlinck je n'hésite pas une seconde !

(1) Expériences du Dr Bayol. Compte rendu du Congrès Spirite de 1900, 57, rue Faubourg-Saint-Martin, Paris.

— Puisqu'il reconnaît quelque part « qu'il est fort probable » (« si l'on admet l'hypothèse » spirite) « que la nature, ici comme ailleurs, ne procède pas par bonds,... que l'Esprit est d'abord déconcerté... qu'il ne se ressaisit que peu à peu... qu'ainsi s'expliquerait que nous n'ayons jamais que des révélations inférieures et élémentaires », comment se fait-il donc qu'il s'en étonnât si grandement d'abord et inclinât à en tirer argument contre l'hypothèse spirite? Je comprends de moins en moins ! — Et je lui ferais bien observer encore que la seule preuve qu'il prétend qui puisse le convaincre, à savoir une révélation catégorique sur la vie d'outre-tombe, est celle-là même qui devrait avoir le moins de prix au regard de son doute, puisqu'il n'en est pas de plus facile à imaginer et de plus difficile à vérifier ! Mais il me répondrait que telle est bien aussi son opinion, puisqu'il dit, plus loin, qu' « il ne serait sans doute pas bien difficile d'inventer, au sujet de l'autre monde, quelques détails fantaisistes mais plausibles... », déclarant vaine ainsi la même preuve qu'il proclamait d'abord être sans réplique ! En vérité, j'ai l'impression de faire un rêve... J'assiste au jeu charmant et décevant d'une pensée prestigieuse qui se rit à la fois de moi et d'elle-même, et m'échappe et s'oublie à suivre et quitter tour à tour les images de féerie qui une à une se lèvent au passage de son vol magique... Caprice de poète, qui est d'une grâce irrésistible, mais dont on peut contester l'opportunité dans une discussion sur des faits de science ! La fantaisie ne convient peut-être pas à la dialectique.

Et la méthode générale de sa discussion ne me paraît pas moins en défaut que ses arguments particuliers. Vous rappelez-vous, madame, l'impossible pouvoir que Maeterlinck prête aux médiums, pour les soustraire à toute force à l'empire des morts? Il reconnaît lui-même que ce pouvoir n'a « plus rien d'humain ». Il concède même que la « survivance d'un Esprit n'est pas plus invraisemblable que les prodigieuses facultés que nous sommes obligés d'attribuer aux médiums si nous les enlevons aux morts ». Ce n'est pas assez dire ! Les facultés qu'on est obligé de prêter aux médiums sont si prodigieuses en effet qu'elles sont infiniment plus invraisemblables que la survivance de l'Esprit. Je sais bien que ces facultés de « vision à distance, de clairvoyance subliminale et de télépathie sont aujourd'hui scientifiquement constatées et classées ». Mais est-ce à dire qu'elles soient illimitées? Il est incontestable aussi que je puis enjamber un ruisseau. En faut-il conclure que rien ne s'oppose à ce que j'enjambe une rivière? Quand donc Maeterlinck déclare : « Mais l'existence du médium, au rebours de celle de l'Esprit, est incontestable », je lui ferai observer que ce n'est pas de quoi il s'agit, — et que ce qu'il faut démontrer ce n'est pas l'existence du médium, qui est hors de doute, — mais l'existence en lui de ces prodigieuses facultés, laquelle n'est rien moins que prouvée .... Au reste les limites, relativement étroites, de ces pouvoirs exceptionnels de clairvoyance, de lecture de pensée, de suggestion

et de télépathie ont été assez rigoureusement marquées par l'expérience (1), et ce n'est pas seulement contre les vues de la raison, mais aussi contre les données de la science que Maeterlinck recule arbitrairement ces limites à l'infini, ce qui revient à les supprimer. Erreur de fait et défaut de raisonnement, qui viennent d'un entêtement de méthode ! C'est très bien de ne vouloir « quitter le plan terrestre » qu'après avoir épuisé « toutes les explications qu'on y peut découvrir ». Cela est conforme aux habitudes « d'économie » de la science et au principe de Descartes qui est, comme le rappelle Boirac de « chercher toujours dans les choses certaines et déjà démontrées et vérifiées la raison des choses encore incertaines ». Mais encore faut-il que ce souci ne tourne pas au parti-pris quand même, qu'il ne s'obstine pas à fermer les yeux devant l'évidence, qu'il ne s'égare pas aux « suppositions » les plus hasardées, et que, sous prétexte d'exclure un miracle, il n'en admette pas un autre plus fantastique encore ! Et quand donc Maeterlinck déclare que « c'est à l'Esprit ou à ceux qui s'en réclament de prouver d'abord qu'il existe », je lui répondrai qu'il y a longtemps que c'est fait, mais que cette preuve ne lui sert de rien, puisqu'il est décidé à « barrer toutes les routes », à « étendre aussi à l'extrême la puissance des médiums » et qu'il admet sans peine en définitive que l'impossible même leur devient possible. Il est vrai que, conservant jusqu'au bout son exquise sincérité, poursuivant jusqu'au bout sa gageure stupéfiante, il concède enfin « qu'il est au surplus remarquable, mais incontestable, que, malgré l'étendue sans limites et probablement excessive, donnée au domaine de la suggestion, il reste néanmoins quelques faits pour lesquels il faudra peut-être songer à autre chose ». C'est à n'y pas croire, mais c'est fort net !

En somme, Maeterlinck a prêté la magie de son art à une objection plus que quinquagénaire, qu'on avait rajeunie déjà ces dernières années. C'est en vain qu'il prétendit à son tour réparer des ans... L'hypothèse du reflet a fait son temps... Oui, il faut songer à autre chose... Il faut trouver mieux, mon cher Daniel !...

DANIEL. — Ma foi !...

VERGET. — Et les faits d'ordre physique, les phénomènes de matérialisation, en particulier, qu'en fais-tu ?

DANIEL. — Ne proviendraient-ils pas du dédoublement du médium, puisque son double à t'en croire, peut s'extérioriser ?

VERGET. — Parfois, oui ! Pas toujours ! tant s'en faut ! La distinction est d'ailleurs aisée. Le double matérialisé est toujours, nécessairement, — et l'expérience le démontre — l'image exacte du corps matériel. Quand donc l'apparition est complètement différente du médium — ainsi, d'ailleurs, que

(1) Voir les *Recherches de la médiumnité*, de G. Delanne, 1re et 2e parties, et *Animism et Spiritisme*, d'Aksakof.

des assistants, c'est bien qu'elle est absolument indépendante d'eux. Or il en est ainsi dans la majorité des cas. Les témoignages des observateurs, des plaques photographiques et des moulages en font foi. Et Maeterlinck serait mal venu à présenter Katie King comme le double du médium alors que W. Crookes a observé qu'elle en différait totalement (taille, cheveux, pouls, cœur, poumons). Du reste, quand l'apparition cause avec le médium, résiste à ses prières, se dispute avec lui, lui flanque une gifle ; quand une même apparition se manifeste, toujours identique à elle-même, en présence de médiums renouvelés ; quand trois, quatre, cinq apparitions surviennent en même temps au cours d'une séance, est-il possible d'identifier l'être matérialisé avec le double du médium ?

Et puis, vois-tu, il y a une circonstance qui infirme à la fois des deux hypothèses ! Les manifestations occultes, — physiques ou intellectuelles, s'accompagnent parfois de démonstrations d'identité si nombreuses et si précises, qu'à leur regard toute objection s'évanouit. Il arrive, au cours des séances, qu'une apparition s'élance vers l'un des assistants, se jette dans ses bras, le caresse, lui parle. C'est un père, un fils, un époux. Oui, c'est lui ! Ses yeux, son sourire, ses gestes, sa voix, ses termes familiers ! C'est bien ainsi qu'il avait coutume de vous mettre ses bras autour du cou ! Voici la cicatrice qu'il portait à la main droite ! Et comme il se souvient bien du passé, de tous petits détails intimes qu'il est le seul à connaître ! Et comme c'est bien son écriture, son style, son paraphe ! Oh ! mon Dieu ! c'est bien lui !

Madeleine. — Est-ce possible ! Oh ! s'il m'était donné de voir ainsi Florence !...

Verget. — Qui sait ? Eh ! bien, ces cas-là, — et ce n'est pas du roman, je vous jure, les annales de la nouvelle science en signalent de nombreux ! et combien d'autres n'ont pas été publiés, sont demeurés dans le secret des cœurs et des foyers ! — ces cas d'indubitable reconnaissance, d'identification parfaite — alors, j'y insiste, que l'apparition n'était connue que de l'intéressé — pensez-vous qu'on puisse les rapporter au dédoublement, physique ou mental, du médium ? Ah ! mes amis, toutes les hypothèses des sceptiques, celle de la supercherie, celle de l'hallucination, et celle de l'idéoplastie, et du cliché astral et des larves et de la subconscience ou de la suggestion, et du dédoublement, et toutes les autres encore, — car qui sait toutes celles qu'on a imaginées — toutes, toutes, s'effondrent misérablement devant les merveilleuses preuves d'identité par quoi les morts se plaisent et s'ingénient à nous montrer qu'ils sont toujours vivants ! Ah ! Daniel, coûte que coûte, il en faut bien venir à cette conclusion d'Hyslop : « A en juger par ce que j'ai vu moi-même, je ne sais comment je pourrais me dérober à cette conclusion que l'existence d'une vie future est absolument démontrée ! » Hosan-

nah! Puisque les hommes se refusaient à découvrir dans la création l'indice du Créateur et en eux-mêmes les promesses de leur immortalité, — puisqu'ils étaient incapables de remonter des effets à la Cause, — puisque, en présence des plus irrésistibles prémisses, leur raison pourtant résistait à conclure, la Divine Miséricorde leur a accordé un secours plus efficace encore: elle leur a administré la conclusion toute faite : elle a fait descendre le ciel sur la terre et elle le leur a fait toucher du doigt !... Elle les a comblés de preuves, en veux-tu, en voilà !...

DANIEL. — Quel enthousiasme!

VERGET. — Tu souris? On le raille volontiers, notre enthousiasme, — et on s'en défie aussi, comme s'il était un indice de crédulité et un obstacle à notre clairvoyance. Mais si nous sommes enthousiastes, c'est après coup, et en connaissance de cause. On a le droit de l'être, quand on sait ce que nous savons. « Le savant seul a le droit d'admirer », a dit Renan. S'il en a le droit, pourquoi s'en ferait-il faute? L'enthousiasme est légitime et naturel quand il succède à la critique et que la critique lui ouvre les portes du ciel!

MADELEINE. — Mais, si tous ces faits sont irréfutables, comment se fait-il donc qu'il y ait si peu de gens qui y croient ?

VERGET. — C'est qu'il y en a fort peu qui les connaissent ! On en a vaguement entendu parler. Ou on n'a pas voulu en entendre parler. On a souri, car ce n'est pas sérieux, voyons ! On avait autre chose en tête, et on se moque pas mal de ces histoires-là ! On a eu un peu peur, car avec les fantômes, on ne sait jamais, — et quels témoins gênants pour les tares secrètes ! On craint d'être poire, d'être montré du doigt, d'être mis à l'index! Et quelle honte si on allait être obligé de croire en Dieu ! Ne passerait-on pas pour un calotin?... Le monde est plein de blagueurs, de je m'enfichistes et de froussards !

DANIEL, — Il n'y a pas que ceux-là qui vous échappent ! Il y a aussi tous les malchanceux, ceux qui n'ont retiré de leurs expériences que des résultats improbants ou improbes, ceux qui, espérant se trouver devant un fait spirite, n'y ont découvert qu'un fait télépathique, et ceux qui, croyant avoir affaire à un médium, ont reconnu qu'ils étaient les jouets d'un charlatan !

VERGET. — Ceux-là, je les respecte et je les plains, car ils sont de bonne foi et ils souffrent peut-être. Mais qu'ils me permettent de m'étonner de l'intrépidité de leur verdict. Parce qu'un fait relève de la télépathie, en résulte-t-il que le Spiritisme soit une illusion ? Parce qu'un fait est le produit d'une imposture, en résulte-t-il que le Spiritisme soit une duperie? Parce qu'ils n'ont rencontré que de faux médiums, — ou des médiums faux — en résulte-t-il que les vrais médiums n'existent pas ? S'ils n'ont pas eu la chance d'en trouver, qu'ils sachent bien que d'autres l'ont eue ! N'ont-ils pas tort de juger le Spiritisme d'après quelques faits qu'ils connaissent, au mépris de centai-

nes de faits qu'ils ignorent ou qu'ils négligent, et de lui faire porter la peine de leurs mécomptes? Leur conclusion se hâte un peu trop, — et leur réquisitoire se trompe d'adresse. Au reste, se sont-ils donné la peine de chercher aussi longtemps qu'il convient? Ne se sont-ils pas découragés trop vite? Le *Signe* qu'ils n'ont pu obtenir de tel ou tel médium, qui sait s'ils ne l'auraient pas obtenu d'un autre? Les cas ne sont pas rares de ces longues attentes couronnées de succès (1)! Et ne sont-ils pas trop sévères aussi dans le jugement qu'ils portent sur certains messages et la proscription cruelle qu'ils prononcent contre eux? Parce qu'ils n'y retrouvent pas les façons de parler que leurs morts avaient de leur vivant, ils se refusent à y voir autre chose que le produit de la supercherie ou de la suggestion! Il se peut qu'il en soit ainsi. Mais il se peut aussi qu'il n'en soit rien! Pour n'être pas absolument fidèle, un message peut n'en être pas moins authentique. Le cerveau du médium est presque toujours un instrument plus ou moins imparfait et indocile au souffle de l'Esprit. Pas toujours, cependant, et il est des cas où l'Esprit se manifeste avec une merveilleuse vérité (2)! Mais, le plus souvent, les messages des Esprits se déforment quelque peu en route. Vous n'avez pas idée des difficultés que rencontrent les communications médianimiques (3). Mais qui les connaît, en dehors des spirites? Il ne faut désavouer un message qu'avec circonspection!...

La Mort

Par Maurice MAETERLINCK

Nous avons généralement la mauvaise habitude de traiter en adversaire quiconque contrarie notre façon de voir, soit en politique, soit en matière religieuse. Je sais ce que cette tendance a d'humain, mais elle n'en est pas moins contraire au triomphe de la grande cause de la vérité, dont nous nous proclamons, avec un certain orgueil, les pionniers et les défenseurs.

Je viens de lire avec une attention soutenue le nouveau livre : *La Mort*, par Maurice Maeterlinck, dans lequel il tire des faits psychiques qu'il met

(1) Voir, en particulier, dans les *Recherches sur la Médiumnité* de G. Delanne, le cas d'un « Eprit télégraphiste », p. 425.

(2) Voir les communications de Georges Pelham, relatées dans le rapport d'Hodgson, et citées par G. Delanne dans les *Recherches sur la Médiumnité*, p. 354 et suiv.

(3) Voir l'analyse détaillée de ces difficultés dans le rapport d'Hodgson cité par G. Delanne, ouvrage cité, p. 369. Voir aussi sur le même sujet *La survivance humaine*, d'O. Lodge, chap. XVI et XX. L'esprit de Myers déclare que le médium traduit sa pensée « comme un écolier qui fait sa première version de Virgile ».

sous les yeux de ses lecteurs, des conclusions absolument opposées aux nôtres.

Sceptique par nature, et hypnotisé par l'idée préconçue qu'il lui faut démontrer que les faits remarquables qu'il cite doivent être attribués à une toute autre cause qu'à l'intervention des esprits, il fait des efforts prodigieux pour établir et démontrer que les faits qu'il déclare avoir été observés par des savants dignes de foi, doivent être attribués à une cause quelconque, télépathie ou autre, et non à des habitants de l'autre monde.

Ne nous émouvons pas, outre mesure, de la ténacité de ce savant à combattre *per fas* et *ne fas* l'hypothèse de l'intervention des trépassés dans les phénomènes psychiques.

Cet acharnement ne peut faire que de nous rendre service, à nous spirites, qui tombons souvent dans l'excès contraire, et avons une tendance très marquée à attribuer tous les faits, sans exception, à des habitants de l'autre monde, lorsqu'un certain nombre relèvent de la télépathie, de la suggestion ou de l'autosuggestion.

L'auteur s'appuie, pour refuser aux faits extraordinaires qu'il raconte une origine ultra-terrestre, sur l'insuffisance des preuves fournies par les prétendues âmes qui se communiquent, et sur ce qu'elles ne nous révèlent rien en dehors de ce que nous connaissons.

Je combattrai ces conclusions par les arguments que j'ai déjà exposés dans cette revue, et que les lecteurs trouveront en se reportant aux articles publiés en 1912, et extraits de mon manuscrit : *L'Amour et l'Immortalité.*

Je répéterai que la Nature ou Providence, dont nous ne pouvons pas toujours démêler les vouloirs, ni la cause déterminante de son action sur le monde, a, sans nul doute, un plan préétabli pour conduire les humanités vers leurs destinées, et qu'elle peut avoir voulu qu'un mur d'airain, une barrière quasi infranchissable, cache les détails précis concernant la vie des esprits dans l'espace, et que ce qui concerne leur monde ne puisse être révélé aux humains, tant que notre humanité ne se sera pas transmuée en humanité heureuse.

Si les mortels, au milieu des misères et des maux qui les accablent en ce monde, soupçonnaient la vie heureuse qui les attend dans l'autre, disait avec raison Charles Fourier, la plupart se suicideraient pour échapper à leurs souffrances terrestres.

Nous pouvons donc espérer que le triomphe de la science et de la vérité, conditions *sine qua non* pour préparer le règne de l'humanité heureuse feront éclore quelques facultés nouvelles, grâce auxquelles les deux fractions de l'humanité : visible et invisible, se connaîtront et se pénétreront, et que disparaîtra à jamais l'horrible doute, causé et entretenu par les communications peu probantes obtenues aujourd'hui.

Malgré les critiques faites par Macterlinck sur les phénomènes cités par lui, nous devons nous garder de le traiter en ennemi.

Il conclut d'une façon différente de la nôtre, c'est vrai, mais il nous rend l'immense service, à nous spirites, de nous mettre en garde contre l'excès de crédulité par lequel nous péchons, et l'extrême facilité avec laquelle nous accueillons parfois les communications qui nous sont données, sans les soumettre à un contrôle suffisant.

Il nous rend plus de service en nous critiquant qu'en approuvant sans réserve tous les faits spirites.

Rappelons-nous ces adages pleins de sagesse :

« Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue. »

« Un sage ennemi vaut mieux qu'un imprudent ami. »

C'est pourquoi je déclare que le livre : *La Mort*, de Macterlinck, n'est point absolument dirigé contre nous, et nous aidera, nous spirites, à prendre une orientation nous mettant à l'abri des erreurs, des fraudes et des fausses interprétations, dans un domaine aussi neuf et aussi difficile à explorer.

Je n'en veux comme preuve que les passages suivants que je relève dans son livre :

« Je ne suis point du tout d'avis qu'il faille rejeter pour n'y plus revenir l'hypothèse spirite, ce serait injuste et prématuré (page 140). » (1)

Ces lignes indiquent à quel point ces phénomènes troublent et laissent incertain l'éminent savant, puisqu'il se réserve pour l'avenir de pouvoir modifier ses conclusions.

Les faits qu'il cite et qu'il emprunte pour la plupart aux collections des Proceedings et aux ouvrages du comte de Rochas sont stupéfiants. Étant donné le caractère des observateurs, l'auteur les déclare vrais, incontestables.

« De nombreuses apparitions de défunts ont été constatées et étudiées par des savants comme Sir W. Crookes, R. Wallace, R. Dale Owen, Aksa-

(1) Ajoutons également cette citation :

« Mais revenons à la réincarnation et reconnaissons, en passant, qu'il est fort regrettable que les arguments des théosophes et des néo-spirites ne soient pas péremptoires ; car il n'y eut jamais croyance plus belle, plus juste, plus pure, plus morale, plus féconde plus consolante et, jusqu'à un certain point, plus vraisemblable que la leur. Seule avec sa doctrine des expiations et des purifications successives, elle rend compte de toutes les inégalités physiques et intellectuelles, de toutes les iniquités sociales, de toutes les injustices abominables du destin. Mais la qualité d'une croyance n'en atteste pas la vérité. Bien qu'elle soit la religion de six cent millions d'hommes, la plus proche des mystérieuses origines, la seule qui ne soit pas odieuse et la moins absurde de toutes, il lui faudra faire ce que ne firent pas les autres : nous apporter d'irrécusables témoignages, et ce qu'elle nous a donné jusqu'ici n'est que la première ombre d'un commencement de preuve » (Chapitre VII, p. 168 et 169).

kof, Paul Gibier, etc », écrit-il page 81 ; mais il refuse de les attribuer aux habitants de l'Au-delà. Ces faits sont beaucoup plus difficiles à expliquer autrement ; mais il préfère suivre cette voie ; libre à lui, il en sera quitte plus tard pour faire machine en arrière.

Il ferait mieux, je crois, de déclarer avec nous que, si les communications sont si souvent incomplètes, insuffisantes et parfois insignifiantes, c'est à l'instrument, au procédé de communication qu'il faut s'en prendre, plutôt que de s'évertuer à chercher une autre explication qu'il ne peut pas arriver à formuler.

L'auteur s'est surtout attaché à examiner des faits produits à l'aide de médiums. Sans en nier absolument l'origine ultra-terrestre. Il dit que rien ne l'établit d'une façon certaine.

Mais il est une classe de faits, de phénomènes dont il me semble s'être très peu préoccupé, ce sont ces faits troublants qui se sont produits et continuent à se produire un peu partout, dont les uns relèvent du somnambulisme naturel, d'autres ont une certaine parenté avec les songes, d'autres enfin appartiennent à la catégorie des apparitions et des maisons hantées, etc., etc., tous ces faits sont cent fois plus nombreux que ceux obtenus à l'aide des médiums et se produisent sans évocation préalable. Ils semblent moins extraordinaires, moins étonnants que ceux cités par l'auteur, mais ils sont plus concluants, et décèlent davantage leur origine ultra-terrestre.

Que M. Maeterlinck veuille bien faire une petite enquête sur ces faits à un genre particulier ; je suis certain qu'il sera vite amené à modifier ses conclusions, et à les attribuer avec nous aux habitants de l'autre monde, hypothèse sans laquelle ils demeuraient inexplicables.

EDMOND BENOIT.

Causeries sur l'Éducation

(*Suite*)

LE TEMPLE DE L'ÉCOLE

L'article suivant qui nous est adressé par un ardent ami de notre cause, secrétaire général des **Œuvres scolaires du plein air de l'Eôs**, *société approuvée, subventionnée par les Ministères de l'Intérieur, de la Marine, le Touring-Club de France, etc., nous paraît avoir sa place marquée dans nos Causeries :*

nous nous faisons un plaisir de l'insérer et nous remercions bien vivement son auteur.

Contemplez par la raison, car il n'est pas du domaine de l'œil humain de jauger l'immensité sidérale, contemplez l'espace infini où le doigt de Dieu a réglé, comme une sublime horloge, la marche des mondes.

Elevez votre sentiment, portez-le à la limite extrême de ce vaste horizon de la pensée qui rappelle l'idéal et cherchez alors à percer le mystère de la formule, de l'infini et de l'harmonie universelle.

Lorsque, ainsi, le regard de la pensée a projeté sur notre esprit la grandiloquence de cette sublime vision, brusquement comme l'oiseau précipité de l'éblouissant azur, reportez ce regard sur notre triste humanité enlisée dans son chaos de souffrances et de joies, avec ses turpitudes et ses héroïsmes.

Alors l'antithèse apparaît formidable : d'un côté, l'éternelle clarté, de l'autre la nuit sinistre.

Tous les penseurs, tous les croyants, depuis les temps les plus reculés, d'une façon plus ou moins nette ou confuse, ont formulé la même conclusion :

Pourquoi l'étincelle du Très-Haut ne vient-elle pas visiter l'infime et obscur mortel ?

De la conception à la réalisation, il n'y avait qu'un pas. Et c'est ainsi que l'imagination a donné une forme à ce rêve insensé de ramener Dieu sur la terre, et de l'incarner en ceux qui furent, au demeurant, de grands génies humains : Brahma, Bouddha, Jésus, Mahomet.

Eh quoi ! suffit-il à la lumière d'en haut de descendre ici-bas pour ramener l'âge d'or et le souverain bonheur ?

Pour voir et comprendre la vérité révélée, il faudrait une clairvoyance d'esprit que nous ne possédons pas.

Dieu, heureusement, n'a rien à nous révéler. S'il en était autrement, les plus purs d'entre nous, les doctes et les croyants, ramèneraient bien vite son enseignement au degré de leur entendement. Ce ne serait déjà plus Dieu, mais l'image qu'ils s'en feraient.

Et c'est ainsi que cette vérité révélée et mal comprise nous vaudrait de nouveaux dogmes et un nouveau sectarisme.

Laissons Dieu au-dessus des hommes, des religions et des systèmes. En parler c'est déjà l'amoindrir, comme l'est un beau récit par un mauvais narrateur.

Dieu n'a pas besoin d'intermédiaire pour nous parler et nous enseigner. Sa vérité est devant nos yeux, à nous de la discerner dans l'Univers et dans l'Humanité.

Avant Jésus, Socrate eût pu être le Christ, ce gigantesque esprit par ses

communications avec « son démon » ainsi qu'il l'expliquait, était suffisamment renseigné sur l'Au-delà pour asseoir son jugement, il eût pu fonder une religion ; il préféra affirmer vigoureusement son « Connais-toi toi-même ».

Il savait bien que le mot seul était divin, que, lorsque nous nous recueillons en nous-mêmes, nous découvrons, au fond de la conscience, ce miroir de l'esprit où Dieu a laissé son image. Il savait aussi que descendre en soi, c'est chercher, analyser, comparer et découvrir un peu de vérité ; que chercher à se connaître c'est découvrir, par la raison pure, la foi intérieure laquelle n'a rien de commun avec la manifestation extérieure du même nom, qui nous soulève et nous transporte, d'idéal en idéal, en nous rapprochant d'un pas vers Dieu.

Il n'ignorait pas non plus que vouloir se connaître, c'est agir, lutter, réaliser, affirmer à travers l'espace, le temps, les incarnations, la progression éternelle de l'âme vers la sublime Entité.

Le salut n'est donc pas dans la contemplation stérile. Il est tout entier dans l'action que Saint-Jacques lui-même opposait à la foi brute.

A quoi bon alors élever à Dieu des temples de pierre et discourir vainement sur l'esprit et l'immortalité ?

Au contraire, robuste artisan de la pensée, d'un côté dépouillez tout orgueil et toute haine, élevez votre cœur et votre esprit, pétrissez dans ce levain vivant de l'humanité, transfusez-y le meilleur de vous-même, et par le dévouement et l'abnégation, élevez d'une infinitésimale partie le niveau général des esprits ; d'un autre côté, dévouez-vous, sacrifiez tout ce qui est périssable, et quand en échange, vous aurez recueilli l'injure et l'opprobre, élevez alors votre front et vous aurez compris davantage l'esprit, l'éternelle évolution Dieu ; et vous aurez gravi d'un degré l'échelle de la perfection infinie.

Oh ! comme l'esprit désincarné doit mépriser nos puérilités et nos agitations ! combien il doit leur préférer le spectacle de l'Océan Humain agité et déchaîné ! véritable marée aveugle où il sent la puissance latente des consciences qui s'éveillent, où il entrevoit, sous le jeu des courants, la lente agglomération des éléments épars qui constitueront des formes sociales supérieures où il comprend enfin, au-dessus de cette mer tumultueuse, guidant ses flots et contenant ses tempêtes, l'attraction du soleil éternel : Dieu !

Tel est le spiritualisme que nous devons concevoir. Le spiritualisme entendu non comme doctrine mais comme action et dont le Spiritisme est la *pratique* plus que la science.

Pour affirmer la base de ce spiritualisme, il suffit de penser que l'homme ne saurait grandir si un enseignement préalable n'éclairait son chemin, développant ses facultés de compréhension, d'initiative et de volonté, comme

le sport développe l'athlète, ramenant par suite le problème à l'enfance et à la pédagogie.

D'autre part, l'homme ne saurait se développer en l'humanité s'il n'appliquait son étude à l'esprit de la morale, science des mœurs soumise comme toute science à un enseignement préalable. Or c'est encore dans la collectivité enfantine que se dégagera l'humanité de demain.

Oh ! sublime aboutissement, paradoxe pour les folies ! La pédagogie synthèse du spiritualisme. Chercher Dieu et parler à Dieu dans l'enfant !

Subitement, la pédagogie et l'éducation se magnifient. Il n'est plus question de formules étroites et ténébreuses, de l'art académique de faire des cerveaux par des programmes minutieux et administratifs.

La tâche est plus noble, elle a pour but, par l'organisation d'une sorte de République enfantine, de placer l'enfant fictivement et en raccourci devant le tableau des situations morales et sociales en présence desquelles le mettra l'existence ; de lui faire suivre la longue chaîne des conséquences de nos actes, pour lui en faire saisir la valeur en bien ou en mal.

En quelque sorte, semblable éducation tendrait par des exemples à accumuler les expériences devant l'enfant, de façon à développer son acquit moral, à doubler ou tripler pour lui la valeur et le résultat de son incarnation, tout en lui évitant les souffrances profondes des misères et des désillusions.

Ce programme, nous sommes quelques-uns qui avons tenté de le réaliser en créant la Société des *Œuvres Scolaires du Plein Air de l'Éos* (Aurore).

Depuis des années, dans notre établissement de Colleville-sur-Orne (Calvados), nous poursuivons cette tâche géante, soutenus par une conviction ardente.

Limitée par des ressources trop modestes, notre tentative a dû commencer par le point le plus facile, de façon à pouvoir obtenir les concours nécessaires à l'exécution du gros œuvre, en même temps que pour acquérir la capacité de gestion indispensable à la bonne administration.

Nous avons débuté par les Colonies Scolaires de vacances, basées sur le traitement naturiste, pratiquant la vie sous la tente et qui ont profité en 1912 à plus de 200 enfants chétifs et anémiés.

Cette œuvre s'est continuée par les colonies de convalescence pour les enfants convalescents, maladifs ou prétuberculeux.

Après avoir abordé le problème par ses à-côtés, depuis un an nous travaillons avec acharnement à réunir les éléments de réalisation de notre projet principal : « La Maternelle » et « l'École Rurale ».

Notre but est de recevoir de jeunes enfants de 2 à 7 ans dans la « Maternelle », enfants abandonnés, assistés ou orphelins, de les guider dans notre notre ambiance morale jusqu'à leur entrée, après la septième année, dans

« l'Ecole Rurale » où ils apprendront à aimer le sol autant qu'à le connaître.

Plus tard, ces enfants devenus adultes, préparés par une longue coopération morale, pourront créer un centre type de haute coopération sociale, s'efforçant de dégager et de vivre des formules d'Humanité supérieure.

Nous allons vers la réalisation de cet idéal, volonté tendue ayant tout donné et prêts à continuer tous les sacrifices déjà consentis depuis cinq ans. Nous avons supporté bien des calomnies et bien des humiliations, qu'importe ! Les chiens aboient, la caravane passe !

Toutefois, pour atteindre ce but, plus nos ressources et nos éléments seront puissants, mieux nous œuvrerons, et plus important sera le résultat que nous atteindrons. Ah ! si nous avions une parcelle des ressources répandues inutilement, comme nous la ferions vivre cette école du Spiritualisme, école d'Humanité !

Malheureusement, il nous faudra, nous, humbles, pauvres inconnus, agir avec nos très modestes éléments. Pourtant nous irons jusqu'au bout de l'effort, parce qu'il le faut.

Si nous ne réalisons pas l'intégralité de la conception qui n'aurait réclamé cependant que des concours financiers, la faute ne nous en sera pas imputable, et l'Œuvre, même réduite, aura donné ses fruits et stimulé des énergies et des émulations.

Notre consolation est de penser que nous travaillons pour l'espace autant que pour la terre. Rien ne se perd. L'idée elle-même est force et réalité. Les projets irréalisés dans un temps enregistrent leurs vibrations dans le monde supra-terrestre pour être repris et développés en d'autres époques, en d'autres incarnations, par le concours et la cohésion d'intelligences plus puissamment armées.

Et pourtant si nos efforts étaient soutenus, si l'argent dépensé en inutilité et en superflu venait au secours de la cause sainte, nous pourrions, au lieu de l'Œuvre réduite et précaire, préparer réellement et puissamment dans l'enfance, avec tous les éléments que réclame cette tâche ardue, l'avènement de cette idée embryonnaire qui serait le temple vivant du Spiritualisme appliqué.

ERNEST VERRIÈRE,
Attaché à la Chambre des Députés,
Secrétaire général des Œuvres Scolaires
du Plein Air de l'Éos,
2 *bis*, rue Berthe, Paris.

Causeries Philosophiques

L'Esprit, unité indivisible de l'Intelligence

Nous avons vu dans les précédentes causeries les conséquences qui résultent de ce que l'Intelligence poursuit un but à la différence des forces aveugles qui ne produisent que des effets : on peut reconnaître son intervention d'après le cachet qu'elle imprime à ses œuvres ainsi que son existence en dehors du monde vivant. Et cela confirme notre hypothèse qui la représente et la conçoit comme une substance, différente et indépendante de la Matière et qui peut par conséquent se trouver partout. Aucun fait ne vient d'ailleurs contredire cette manière de voir. Mais bien d'autres propriétés distinguent encore l'Intelligence de la Matière et de l'Energie.

Ainsi elles diffèrent totalement au point de vue de la divisibilité. La Matière et l'Énergie sont essentiellement divisibles ; l'Intelligence ne l'est pas. Notre personnalité, en tant qu'intelligence, nous apparaît comme formée, d'une unité simple, appelée *Esprit*, pouvant différer considérablement d'une personne à une autre, malgré des facultés communes, mais n'étant susceptible d'aucune division ou fractionnement. Et cette apparence générale, facile à constater sur soi, n'est contredite par aucun fait positif. Toutes les désagrégations signalées dans la personnalité se rapportent à des substances autres que l'esprit, avec lesquelles celui-ci est uni sans être de même nature qu'elle et avoir les mêmes propriétés.

La désagrégation du corps matériel ou son mauvais fonctionnement n'impliquent en aucune façon la désagrégation du principe intellectuel qui lui a été associé. La mémoire est bien distincte de l'Esprit. Elle est formée par d'autres substances que nous examinerons plus tard. Elle peut se perdre ou disparaître momentanément ou pour toujours, sans que l'intelligence soit atteinte autrement que dans l'organe qui lui sert à se manifester. Le professeur A. Nosso, dans son ouvrage sur *la fatigue*, rapporte le cas suivant :

« Le célèbre philologue Ghérardini, à la suite d'un terrible drame domestique, eut son système nerveux tellement secoué, qu'il tomba gravement malade. Le professeur A. Verga, qui a publié l'histoire de cette maladie, raconte :

« Les sensibilités interne et externe étaient comme abolies ; le Dr Ghérar-
« dini ne ressentait ni faim, ni soif, ni chaud, ni froid, ni saveurs, ni odeurs!
« Stupide, sans sommeil, privé de force, il semblait destiné à mourir de con-
« somption. Mais un matin, après avoir enfin dormi, il sentit le désir de
« prendre une prise de tabac. Il se réveille, se met à sa table, saisit la plume

« et écrit son ouvrage : *Vocie maniere di dire additati ai futuri vocabolaristi*. Mais si de cette maladie l'intelligence parut sortir affermie, le physique en garda un amer souvenir. »

« Au bout de sept ans, il eut une rechute avec la même stupeur profonde ; il fallait le nourrir artificiellement. Il ne déglutissait plus ; la salive coulait de sa bouche, et, au bout d'un an et demi qu'il présentait ce spectacle attristant, tout à coup son intelligence reparut, et il commença à écrire un autre traité, la *Lessigrafia et il supplemento ai vocabolari*. Au bout de sept ans encore il eut un troisième accès, mais cette fois il avait soixante-dix-sept ans, et les forces lui manquèrent pour une troisième résurrection. » (A. Mosso. *La fatigue intellectuelle et physique*, traduction de P. Langlois, 2e édit. Félix Alcan, édit.)

Les ouvrages écrits par Ghérardini, dans les intervalles de sa maladie, témoignent que son esprit avait conservé toute son intégrité et sa vigueur alors que son corps ne les avait jamais reprises après les avoir perdues. Il n'y avait donc aucune corrélation entre l'état de l'esprit et celui du corps, ce dernier ne représentant qu'un outil plus ou moins mauvais, indépendant du talent de l'ouvrier qui le manie.

L'Esprit est permanent et la pensée est en formation perpétuelle. Ils diffèrent entre eux à peu près de la même façon que l'ouvrier d'avec les œuvres qu'il produit par son travail, ou bien l'homme d'avec les richesses qu'il possède, perd ou acquiert. Celles-ci peuvent se fractionner, augmenter ou diminuer sans que l'intégrité et la constitution de celui à qui elles appartiennent en soient modifiées. L'Esprit, en formant des pensées ou des images mentales, ne se forme pas lui-même, mais bien quelque chose qui sera à lui, dont il pourra faire usage ou qu'il reléguera dans l'oubli. Il peut être indivisible alors que ses pensées ne le sont pas.

La mémoire est le magasin où se remisent les pensées. Elle est plus ou moins bonne suivant qu'elle les conserve ou non en bon état et qu'elle les livre plus ou moins facilement et rapidement. De ce que, dans certains cas et chez certains sujets, ce magasin les désagrège, les détériore ou les égare, on ne saurait en conclure quoi que ce soit sur les qualités de l'esprit.

Les observations que l'on peut faire sur le corps et ses organes, sur la pensée et sur la mémoire n'infirment et ne peuvent infirmer en rien le sentiment que nous avons de l'indivisibilité du *moi*, c'est-à-dire de l'esprit. Ce sentiment conserve toute sa force probante et il n'est contredit par aucun fait dûment établi ni même par un indice opposé offrant quelque certitude.

Après avoir observé quelles sont les qualités particulières de l'Intelligence; faculté de connaître, de vouloir, de comparer, de juger, nous pouvons nous demander si elles sont compatibles ou non avec quelque chose, qui, possédant la divisibilité, serait, par suite, un composé. Et de fait il ne nous semble

pas possible qu'un composé puisse posséder de telles qualités. Elles ne peuvent se comprendre que d'une unité indivisible, toujours la même, qui, seule, peut avoir conscience de soi. Autre raison en faveur de l'indivisibilité de l'Esprit.

Ce sentiment corrobore le précédent. Mais, comme lui, il est plutôt intérieur, subjectif, et il dépend pour beaucoup des dispositions de celui qui le ressent, qui raisonne et qui cherche à comprendre. Il ne s'impose pas comme peut le faire une observation objective, indépendante du sujet.

On pourrait dire cependant que, si le *moi* était divisible et ne constituait pas une unité fondamentale, on remarquerait cette division non seulement sur soi mais aussi sur des sujets que l'on observe. Et on ne le fait jamais.

Mais il y a un autre critérium. La divisibilité comporte comme corollaire, la formation de masses. Toute substance divisible est susceptible de s'agglomérer en masses plus ou moins considérables. C'est seulement par cette réunion que la Matière affecte la Vue, le toucher. En plus fortes proportions, elle constitue ces astres immenses qui circulent dans le firmament. L'Énergie aussi s'ajoute à elle-même et forme des masses plus ou moins puissantes, conséquence de sa divisibilité. Cette formation de masses s'observe assez facilement alors que la divisibilité de l'atome, par exemple, nous échappe. Nous pourrons ainsi juger objectivement de la divisibilité de l'Intelligence en observant si elle se constitue en masses, comme les substances divisibles, ou si les unités restent isolées.

Or, on n'a jamais pu ni vu fondre deux esprits pour en former un qui soit double des premiers, ni un plus grand nombre pour en constituer un autre qui les contienne tous. On a dit avec raison que « des médiocrités additionnées n'arrivent jamais à faire une supériorité ; toutes les sociétés de gens de lettres réunies n'écriraient pas l'œuvre de Voltaire ; tout le corps des sous-officiers n'accomplirait pas l'œuvre stratégique de Napoléon ». Lorsque plusieurs personnes s'associent pour un travail commun, chacune conserve sa personnalité et sa capacité sans pouvoir former jamais une personnalité à capacité plus élevée ni produire quelque chose dont l'une d'entre elles ne soit capable.

La Matière se groupe de deux façons : par mélange qui accroît les propriétés sans les modifier, et par combinaison qui crée des propriétés nouvelles. Nous n'observons aucun groupement analogue des esprits ; ils ne fusionnent jamais pour former un esprit plus puissant ou possédant des qualités qui ne se trouvent pas dans les composants.

L'Intelligence ne peut donc pas s'ajouter à elle-même. Elle est formée d'unités qui restent séparées sans pouvoir s'additionner, se combiner ou se mélanger. Et c'est là un fait objectif, qui n'a pas sa source dans le sentiment.

Dans toute substance divisible, telle que la Matière ou l'Énergie, il est

possible de trouver une commune mesure permettant une comparaison exacte. Cela résulte de la faculté de pouvoir les décomposer en éléments plus simples se rencontrant ensuite dans l'ensemble. Une opération analogue est impossible pour l'Intelligence. Les points de vue sous lesquels on peut l'envisager sont infinis et aucun d'eux ne constitue une partie permanente du tout. Cette impossibilité de trouver une commune mesure aux unités de l'Intelligence est une autre confirmation objective de leur indivisibilité.

Il est de la plus grande importance de se rendre compte si l'esprit est indivisible ou non, et par conséquent de la valeur des déductions qui établissent son indivisibilité. Celle-ci est une base sur laquelle reposent de gros édifices qui pourraient s'écrouler si cette base n'était pas solide. Mais il importe de remarquer que si nos déductions étaient fausses, les conséquences qui en résultent ne s'accorderaient pas avec les faits ; et elles s'accordent parfaitement avec eux. D'autre part, si l'intelligence était formée d'agrégats susceptibles de se dissoudre, les doctrines qui l'admettent, au moins implicitement, rendraient compte des faits psychiques, qui sont fort nombreux ; et elles ne le font pas. Il y a donc désaccord entre les faits et ces doctrines, ce qui prouve qu'elles ne répondent pas à la réalité. Notre hypothèse, au contraire, reçoit une confirmation de son harmonie parfaite avec eux. Nest-ce pas là une autre preuve de l'indivisibilité de l'esprit ?

L'Esprit et l'Ame

Nous sommes donc fondé à considérer l'Intelligence comme constituée par des unités indivisibles, appelées *esprits*, à la différence de la Matière et de l'Énergie qui sont essentiellement divisibles. Et cette constatation s'accorde parfaitement avec notre hypothèse d'une substance indépendante ayant une existence propre. Elle s'accorde aussi avec cette autre constatation déjà faite de l'existence de l'Intelligence en dehors du monde vivant. Nous ne connaissons, d'autre part, aucun fait qui l'infirme et puisse lui être opposé.

Mais, pour bien comprendre l'indivisibilité de l'Esprit, il faut le distinguer d'avec l'âme. Ce sont deux mots que l'on confond et que l'on prend souvent l'un pour l'autre. Et cependant ils correspondent à deux choses différentes. Chacun d'eux peut avoir, dans l'espèce, une signification propre, distincte de celle de l'autre et nécessaire pour une compréhension claire et nette.

Nous entendons par le mot : *esprit*, l'unité de l'Intelligence séparée de tout accessoire et de toutes autres substances. Tandis que le mot : *âme* devrait s'appliquer, selon nous, à toute la partie immatérielle de l'être, à l'esprit et au périsprit réunis. L'esprit est une chose simple, formée d'une seule substance. L'âme est un composé qui en comprend plusieurs. On peut donc trouver dans l'âme des substances divisibles alors que l'esprit ne l'est pas. Par conséquent, la question de l'indivisibilité de l'esprit ne peut être résolue

qu'en le distinguant nettement de l'âme, dont il est seulement une partie, le principe intelligent et directeur, dans lequel réside la faculté de vouloir, de connaître, comparer et juger.

L'esprit, tel que nous le concevons, correspond au centre O du Dr Grasset. L'âme renferme, en plus, le polygone. En elle résident les instincts et tous les acquis du passé ; propriété, entourage de l'esprit, mais non l'esprit lui même ; capables de l'influencer, mais non de lui en imposer.

On nous a objecté que le principe intelligent, séparé de tout ce qui n'est pas lui, c'est-à-dire de son périsprit et de toute pensée, ne saurait se concevoir et exister. Nous ferons observer d'abord que l'homme, séparé de tout ce qui n'est pas lui, ne saurait exister non plus, car il a constamment besoin d'aliments pour vivre et d'un milieu approprié. Cependant l'homme existe et il peut être considéré indépendamment du milieu qui le fait vivre. Il en est de même de l'Esprit. Pour nous rendre compte de sa nature et des propriétés qui le distinguent, nous pouvons, par abstraction, le considérer isolément bien que cet état ne se soit jamais réalisé et qu'il ne soit pas susceptible de se produire à aucun moment.

Si M. Th. Ribot a conclu à la désagrégation de la personnalité, c'est qu'il a envisagé l'âme qui contient des parties susceptibles de désagrégation et qu'il n'a pas fait de distinction dans ce composé.

On ne peut pas trouver l'indivisibilité, et par conséquent l'existence éternelle, dans l'âme car elle contient des parties modifiables et par suite divisibles. Mais on la trouve dans l'esprit, ou principe intelligent, pris à part.

Et cette manière de voir est d'accord avec le spiritisme qui enseigne que le périsprit est le corps immatériel de l'esprit ; que ce corps immatériel accompagne constamment l'esprit dans l'espace. Il conçoit donc l'esprit séparément et en dehors du périsprit dont il a soin de le distinguer.

Mais on voudra bien remarquer que, pour arriver aux conclusions qui précèdent, nous ne nous sommes nullement appuyé sur aucun fait relevant du spiritisme et de son enseignement. Notre hypothèse rencontre le spiritisme sur son tracé ; ce n'est pas sur lui qu'elle est édifiée. Elle en est absolument indépendante.

ÉDOUARD GUIBAL.

IDÉAL

L'homme, qui ne sait pas avoir un idéal noble et élevé est comme un navire sans boussole, qui ne peut plus s'orienter sur l'océan de la vie. Il a perdu son élément de cohésion et de grandeur. Il n'a plus sa raison d'être.

L'homme sans idéal est un contre-sens, un paradoxe.

Les facultés qui lui ont été données, la volonté qu'il exerce ne sont plus que des éléments de valeur prostitués au service d'une existence qui s'accomplit veule et amorphe pour aboutir, en une apothéose fétide, à la pourriture du tombeau.

L'homme qui n'a pas un idéal de bien accuse implicitement une faiblesse indigne de sa noble origine d'enfant de Dieu. Il témoigne de sa défaillance dans la lutte qu'il a à soutenir, de sa désertion du devoir qu'il doit accomplir, d'une lâcheté indigne qui lui fait trahir la cause sacrée que sa destinée lui commandait de défendre et de faire triompher.

L'homme qui se dit sans idéal flotte au gré des passions mauvaises qui le ballottent et le submergent. Sa nature matérielle, par ses affinités, le pousse dans les bras de la psychose du mal qui l'aveugle tous les jours davantage et lui fait choisir le rêve pour la réalité, le mensonge pour la vérité. La Psychose, l'esprit du mal, dis-je, innoculent perfidement dans son cœur le poison mortel de l'égoïsme, du matérialiste et du mensonge, et en chassent les sentiments nobles et généreux.

L'homme sans idéal devient fatalement méchant, orgueilleux, cupide et égoïste. Il vit d'une vie matérielle et brutale, ainsi que semble vivre l'animal. Indifférent à tous, il ne retient que ce qui flatte son orgueil et ses passions les plus chères, ainsi que ce qui peut augmenter ses satisfactions matérielles. Il subit sa tâche, et ne l'accomplit que parce qu'il ne peut s'y soustraire. Il vit pour *passer le temps*, sensible seulement à ce qui peut être pour lui la cause d'une peine ou d'un mal, toujours attentif à l'éviter.

Mais plus on y songe, plus on arrive à se demander s'il est vraiment possible que l'homme sans idéal, tel que je viens de l'esquisser, puisse bien exister réellement ! Car il faut bien reconnaître que, quoi qu'il fasse, l'homme ne peut échapper à une préoccupation quelconque, matérielle ou spirituelle, qui devient l'axe même de sa vie : *Psychose du bien, Psychose du mal.* Tels sont les deux facteurs du problème troublant de la destinée de l'homme sur la terre.

Non ! Nous ne pouvons échapper à ce dilemme dont le Christ nous a lui-même donné symboliquement les termes, quand il nous dit que l'homme ne peut également servir deux maîtres à la fois : *Deo et mammonæ, Dieu et le monde.* La vérité et l'erreur ! L'homme ne peut être bon et mauvais, il ne peut côtoyer le bien et le mal car il faudrait pour cela qu'il existât entre le bien et le mal comme une zone neutre qui en permît le passage ; or, cette zone n'existe pas.

Non ! il n'existe pas de moyen terme. L'homme doit nécessairement prendre parti pour la lumière ou pour les ténèbres ; tout ce qu'il donne à l'un il l'enlève à l'autre ; l'éternelle loi d'équilibre et d'harmonie le veut ainsi.

La vie a donc nécessairement un but, une fin. Sans doute l'homme peut chercher à l'éluder ; il peut vouloir se soustraire à l'obligation qui s'impose à lui. Sa faiblesse naturelle, la psychose du mal qui le sollicitent et le tyrannisent sont pour lui l'excuse (si tant il est qu'il puisse exister une excuse pour se dérober au devoir) à ses défaillances et à ses trahisons. Mais le devoir n'en persiste pas moins impérieux. Il ne suffit pas, en effet, de ne pas vouloir une chose pour que cette chose ne soit pas, il ne suffit pas de nier pour infirmer la vérité.

La vérité est que l'homme a, ici-bas, une mission à remplir, une destinée à accomplir. Le but est certain, inéluctable en dépit des dénégations, des protestations et des révoltes.

Dès lors, qui pourrait dire que ce but n'est pas lui-même le principe et la cause nécessaire de l'idéal? Non pas d'un idéal éventuel ou facultatif, mais d'un idéal qui s'impose fatalement à l'homme.

Et voici que nous comprenons mieux la pensée du poète, cet *os sublime* qui nous dit que nous devons nous orienter vers ce qui est élevé, ce qui est supérieur, ce qui est noble, vers ce qui nous parle de Dieu.

L'homme qui veut réfléchir peut se rendre compte que tout ce qui est en lui et autour de lui n'est qu'un moyen qui lui a été donné pour atteindre son but, pour réaliser son idéal.

Si nous interrogeons l'histoire jusqu'à la plus haute antiquité, nous y trouvons à chaque page des enseignements qui affirment notre conviction sur ce point. Dans tous les temps, à travers tous les âges, nous voyons l'homme avec un idéal, objectif de ses pensées, sujet de ses préoccupations, dirigeant ses actions.

Les défaillances et les chutes peuvent bien ralentir sa marche, mais elles ne sauraient l'arrêter. Toujours la même devise sous des formes diverses. *Transitoriis quoere aterna :* Ne t'arrête pas aux choses qui passent et recherche ce qui est éternel, dit le sage : *Sursum corda,* dit l'Évangile ; *Quoe super sunt quoere.* Recherche ce qui est noble et élevé, dit un philosophe ; et les citations sont à l'infini.

L'idéal n'est donc pas un vain mot, car il est, dis-je, l'axe lui-même de la vie de l'homme ; non pas seulement de cette période bien éphémère de vie qui a pris naissance au berceau pour finir à la tombe, mais de la vie éternelle qui vient de Dieu, qui tend vers Lui, qui aboutit à Lui, éternelle comme Lui.

Quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, l'homme, créé par Dieu, a son idéal en lui. C'est là sa raison d'être ; c'est là son but. Son libre arbitre mal influencé peut l'entraîner à la désertion de son devoir, mais il ne saurait l'en affranchir. Jamais il ne lui sera possible d'en fausser entièrement la direction initiale. Pour un temps peut-être il pourra le jeter dans la mauvaise voie,

mais ce temps passera, car Dieu, dans sa bonté, a mis dans le cœur de l'homme la douce espérance de la rédemption et du salut.

Si l'homme ne peut échapper à sa destinée, il est bien certain aussi qu'il est libre du choix des moyens qui lui ont été impartis pour l'accomplir. Mais il a besoin d'une idée directrice, d'un idéal de bien, de vérité, et le déni qu'il pourrait vouloir en faire l'entraînerait nécessairement à le faire acquiescer implicitement à l'idéal de mal. Cet idéal résumant pour lui le moindre effort moral et matériel, peut bien pour un temps seulement constituer une vulgaire défection de son devoir, mais il ne saurait infirmer la vérité et abolir l'idéal rationnel, l'idéal : Dieu qui, tôt ou tard, ne peut manquer d'émerger et de lui imposer sa loi.

En somme, malgré ses dénégations et ses révoltes, l'homme qui ose se dire sans idéal s'abandonne sans qu'il s'en doute à un idéal de mal que le spiritisme a justement dénommé la « psychose du mal ».

C'est cette psychose, c'est cette influence néfaste qui lentement l'enlise et l'absorbe au point de rendre son âme insensible et rebelle à ce qui est le Beau, le Bien et le Vrai. L'insensé ! Il n'a point pris garde qu'en méconnaissant l'idéal noble, l'idéal Dieu, il s'est rendu l'esclave de l'esprit du mal auquel il est toujours prêt à sacrifier !

Voilà ce que nous enseigne le spiritisme ! Voilà ce que nous dictent notre raison et notre conscience !

Le spiritisme, après le Christ, dont il interprète la doctrine, est ce flambeau sacré que la foi et l'amour de Dieu alimentent sans cesse et qui nous est donné pour éclairer l'horizon de notre vie. Il dit à l'homme de lever haut la tête : *Alta per alta*, toujours plus haut. Il lui indique le chemin sûr qui doit le mener à sa fin, ainsi que les moyens par lesquels il pourra y arriver.

Ces moyens sont nécessairement spirituels : car nous devons savoir que c'est par la spiritualité que nous pouvons nous élever à la spiritualité. Par elle, l'âme s'affine, s'épure, se perfectionne et tend tous les jours davantage à se rapprocher, sans pouvoir jamais y atteindre, de son idéal « Dieu ». Ces moyens sont puisés à deux sources. Ils sont tirés d'abord de nous-mêmes et ce sont, hélas ! les plus faibles ; mais il viennent aussi et surtout de l'Invisible qui rayonne autour de nous. C'est l'Invisible, c'est la Psychose du bien, qui sont pour l'homme le gouvernail sûr, le vent favorable qui, sur l'océan tourmenté de la vie conduiront son frêle esquif au port du Salut.

Le spiritisme nous dit que pour arriver à la spiritualité la plus parfaite, à l'idéal du bien et du vrai, nous devons appeler à nous nos chers invisibles qui nous protègent et qui nous gardent. N'est-ce pas, en effet, de l'Invisible, des esprits élevés que nous recevons les inspirations nobles, les suggestions

et toutes les influences de bien qui servent à notre progrès moral et à notre avancement ?

Et, en dernière analyse, quel que soit l'aspect sous lequel nous voulions l'envisager, nous devons être bien convaincus que cet idéal est certainement inné en notre cœur, qu'il nous vient de Dieu, et qu'il doit nécessairement nous ramener à Lui.

C'est là un principe certain, inéluctable. Mais je le redis encore, l'homme obéit à son libre arbitre qui, s'influençant du bien et du mal qui l'environnent, le conduit et l'entraîne fatalement dans celui de leur sillage qu'il aura choisi.

Enfin, au-dessus de ces considérations, et les dominant toutes, nous devons reconnaître que, puisque c'est par amour que Dieu nous a créés, puisque c'est par amour qu'il a voulu et qu'il veut nous amener à Lui, c'est donc l'amour qui doit être notre objectif et notre guide. C'est cet amour même qui est en quelque sorte le principe et la fin de l'homme comme il est celui de l'univers entier.

Ainsi, l'amour de Dieu doit nécessairement, en vertu même d'une loi de nature, et sans qu'il soit besoin de nous y contraindre, constituer notre idéal et l'axe de notre vie universelle.

L'amour de Dieu et du prochain, dit le Christ, « voilà toute la loi et les Prophètes ».

DUBOIS DE MONTREYNAUD.

LA RAISON

Il est une lumière qui éclaire tous les esprits, et qui n'est pas plus de l'invention de l'homme que celle qui éclaire le corps.

« C'est cette lumière, dit Fénelon, qui fait qu'un sauvage du Canada, tout stupide qu'il est, pense beaucoup de choses, comme peuvent les avoir pensées autrefois les théosophes grecs et romains, avec toute leur science et leur lumière ; c'est elle qui fait qu'au Japon comme en France, on juge que le tout est plus grand que sa partie, c'est elle qui fait que les géomètres de la Chine ont trouvé sur certains points les mêmes vérités que ceux d'Europe pendant que les peuples de ces contrées étaient inconnus les uns aux autres. Loin d'être assujettie aux caprices des hommes, cette lumière est plutôt leur règle et leur guide ; elle est notre souveraine et notre esclave : on peut se révolter contre son empire, mais non le détruire. C'est parelle que l'homme compare, discerne, juge : or cette lumière est ce que nous appelons la *raison*. Voilà notre maître intérieur ; il est donc notre destination

d'être docile à sa voix ; le bien c'est de l'écouter et de la suivre ; le mal c'est de la mépriser. Sans doute l'homme, indépendamment de toute convention, est, par sa nature même, un être raisonnable. Il ne nous est pas moins impossible de constituer la nature humaine à notre gré que de constituer la nature du cercle ; l'homme est raisonnable comme un cercle a ses rayons égaux : c'est par là qu'il est ce qu'il est. Donc, antérieurement à toute convention, la raison est la loi suprême ; c'est en la suivant qu'il est bon, c'est en la violant qu'il devient méchant ; et dire que nous ne sommes bons ou vicieux que par convention c'est dire que c'est uniquement par convention que nous sommes des êtres raisonnables ou, en d'autres termes, c'est dire que c'est par convention que l'homme est un homme, ce qui est le dernier excès du ridicule. » (Fénelon. *L'Existence de Dieu*, 1re part. 36.)

« La raison, dit, à son tour M. Cousin, est impersonnelle de sa nature. Ce n'est pas nous qui la faisons ; elle est si peu individuelle que son caractère est précisément le contraire de l'individualité, savoir l'universalité et la nécessité. Elle descend de Dieu et s'incline vers l'homme, comme un hôte qui apporte des nouvelles d'un monde inconnu dont il donne à la fois l'idée et le besoin. Si la raison était personnelle, elle serait de nulle valeur et sans autorité hors du sujet et du moi individuel. Si elle restait à l'état de substance non manifestée, elle serait comme si elle n'était pas pour le moi, qui ne se connaîtrait pas lui-même. Il faut donc que la substance intelligente se manifeste, et cette manifestation est l'apparition de la raison dans la conscience... La raison est donc à la lettre une manifestation nécessaire et universelle qui n'a manqué à aucun homme et qui éclaire tout homme en sa venue en ce monde. » (Cousin. *Première préface des fragments philosophiques.*)

Nous faisons nôtres ces réflexions :

— Mais, objectera-t-on, où trouver cette raison impersonnelle, infaillible et absolue dont vous parlez ? Sera-ce dans chaque homme ? Alors chaque homme serait un petit Dieu. Comment expliquer dans ce sens les contradictions, les erreurs, les déviations de la pensée humaine ?

Voici notre réponse :

— La raison de l'homme n'est pas individuelle : elle est universelle ou elle n'est pas ; elle ne nous appartient pas personnellement, et cependant elle est en nous ; c'est elle qui constitue la nature même et l'essence de notre être, ou mieux, notre raison c'est nous-même, tout nous-même ; telle est la règle de nos jugements et le moyen le plus sûr pour acquérir et posséder la vérité ; c'est par elle que nous entrons en rapports intelligents et intimes avec nos semblables, c'est par elle seulement que deux hommes peuvent discuter ensemble ; car comment discuter si l'on n'a pas une mesure commune de Vérité à laquelle on puisse rapporter les raisonnements ; c'est par elle

seulement qu'ils peuvent contracter un engagement, car comment s'obliger si l'on n'a pas une loi commune à laquelle on soit tenu d'obéir ?

Si chaque individu a, au moral comme au physique, quelques traits qui le personnifient et le distinguent de tous les autres, il en a bien davantage qui le rapprochent et justifient le titre de *Semblables* que nous nous donnons réciproquement. La diversité est dans les détails, la conformité dans l'ensemble ; l'accessoire varie, le modèle général est unique. Cela est vrai de la structure de notre être moral aussi bien que de celle de nos corps. Il est visible notamment que la raison suit des procédés communs, obéit à des lois fixes, qui sont les mêmes pour tous, et, en dehors desquelles elle n'est plus raison mais folie. Ainsi, quel que soit le champ de son exercice, arrive-t-elle à des vérités qu'elle consacre comme démontrées, ainsi qu'on peut le constater dans toutes les branches de la connaissance.

Mais la raison a été décriée, avilie ; on l'a représentée comme insuffisante corruptrice, comme un fanal trompeur propre à égarer l'homme ; on s'est efforcé de *construire des raisonnements pour prouver qu'il ne faut pas raisonner*, et que l'enseignement de l'Eglise est le suprême argument de la raison sur la terre (1).

Et cependant la raison humaine est un rayon de la raison divine ; la lumière de notre esprit est un reflet de cette lumière incréée.

Nous savons très bien qu'on peut abuser du raisonnement contre la raison même ; qu'il est de faux raisonnements comme il est de faux poids et de fausses mesures. Mais si de faux raisonnements ont fait commettre des erreurs, qui nous a fait découvrir ces erreurs et nous a aidés à les corriger ? *La raison. Les erreurs du raisonnement se corrigent par la raison, et la raison seule finit toujours par avoir raison.*

La puissance de bien juger, de discerner le vrai du faux, qui est progressivement ce que l'on appelle *le bon sens ou la raison*, est la plus précieuse, la plus divine de nos facultés. Loin de nous méfier des lumières qu'elle nous fournit et de renoncer jamais aux principes qu'elle approuve, il nous importe de la prendre pour guide en tout. Notre droit, notre devoir, notre intérêt,

(1) Fait remarquable : Jésus, auquel les intolérants en ont appelé et en appellent encore pour justifier leurs prétentions orgueilleuses, n'a jamais écrit alors que, par contre, les docteurs d'Eglise ont toujours eu hâte de consigner sur le papyrus ou le papier leurs formules dogmatiques. Pourquoi cette différence ? Ils ont soin de nous l'expliquer eux-mêmes. Ceux-ci ont écrit pour empêcher la génération présente et future de penser autrement qu'eux. *Croyez*, telle est la sentence qui accompagne chacun de leurs articles de foi, *sinon vous être damnés* ; tandis que celui-là, au contraire, ajoutait après chacun de ses enseignements :

« Que celui qui a des oreilles pour ouïr entende : je vous parle comme à des personnes intelligentes ; jugez vous-mêmes de ce que je dis ; éprouvez toutes choses et retenez ce qui est bon. »

notre honneur sont très spécialement d'en faire un persévérant usage dans la poursuite de la vérité.

Toute croyance qui ne voit pas par les yeux de la raison, redoute la lumière qui doit la démasquer. Tout ce que la raison ne reflète pas dans sa propre clarté est un fruit de la mort, du désordre, de l'aberration.

Toute croyance, qui n'admet pas la discussion, la comparaison, qui anathématise, persécute, tyrannise, est erronnée, fausse, mensongère. Le temps l'a créée, le temps la détruira. La raison seule brave le temps, la raison seule annihile l'espace. *La grandeur de l'homme est dans l'indépendance de la raison.*

Le spiritisme remplit une tâche glorieuse, celle de démontrer *par le fait* l'immortalité de l'âme... Il étudie de près le monde invisible sous ses divers aspects ; dans cette étude, il s'appuie toujours sur la *raison* et emploie rigoureusement les procédés rationnels de la *méthode scientifique.*

Il dote ainsi l'humanité d'une science nouvelle dont la portée est incalculable et qui inaugurera sur la terre le règne de Dieu, c'est-à-dire l'accomplissement de la loi morale et sociale dans toute la splendeur du Beau, du Bien et du Vrai.

HENRI CONSTANT.

Pleurs et Sourires

A MA MÈRE

« Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament ;
Et que, ce qu'ici-bas, nous prenons pour le terme
Est le commencement.

VICTOR HUGO (*Les Contemplations*).

Vers le champ du repos, un funèbre cortège
Marchait, un jour d'hiver, par un froid pénétrant,
Et, sous le ciel morose et sous la fine neige,
Ce spectacle lugubre était par trop navrant !

Un vieillard, tout courbé, s'avançait tête nue...
La neige saupoudrait ses cheveux déjà blancs,
Couvrant d'un froid linceul cette bière inconnue :
Le pauvre homme pleurait... Je suivis à pas lents.

Nous étions arrivés près de la fosse ouverte ;
Comme nous, la nature avait un air de deuil...
Des gens vêtus de noir prirent la bière inerte,
Et, dans le trou béant, disparut le cercueil !

Les assistants émus, devant la tombe blanche
S'inclinaient, en priant, des larmes dans les yeux,
Lorsqu'un petit oiseau, sautillant sur la branche,
Fit entendre soudain son chant clair et joyeux...

Le ciel, à cet instant se montra moins austère :
On aperçut un coin d'azur encourageant :
Un rayon de soleil vint empourprer la terre ;
Et la neige brilla comme un linceul d'argent !

Je fut d'abord surpris. Quel était ce problème ?
Des chants et du soleil égayant un convoi !
Mais bientôt l'humble oiseau me parut un emblème,
Un symbole vivant d'espérance et de foi !

Pourquoi, devant la mort, pourquoi donc la souffrance ?
Ne connaissons-nous pas notre fragilité ?
Ne comprenons-nous pas qu'elle est la délivrance,
Et que l'âme, en partant, reprend sa liberté ?

Nous entourons la mort d'appareils trop funèbres !
A quoi bon redouter l'éternel moissonneur ?
Ici-bas sont les pleurs, les combats, les ténèbres...
Là-haut sont la clarté, la paix et le bonheur !

Le prêtre avait fini son divin ministère,
Et la foule, en silence, allait quitter ces lieux :
L'homme pleurait toujours... il regardait la terre !
L'oiseau chantait encore... il regardait les cieux !

Edouard Schaeffer.

Échos de l'Au-delà

(Suite des communications de l'esprit de Mlle Louise GASCUEL du Havre.)

Huitième communication. — Autour de ces êtres spiritualisés qui peuplent la voûte que forme autour de la terre une espèce d'atmosphère, qui n'est point l'air terrestre pourtant, se meuvent des êtres en nombre infini. Ils ont des pouvoirs différents des vôtres, leurs sens sont plus nombreux et combien plus affinés ! Ils ont aussi des besoins que vous ne connaissez pas, des besoins moraux plus grands et des aspirations que la terre ne connaît pas encore.

Il y a autour de vous des êtres qui n'ont pas encore de formes définies, ce sont des pensées, des désirs émis par l'homme. Il est difficile de vous faire comprendre ce qu'est cette catégorie d'êtres. Ils sont inertes par eux-mêmes, ne trouvent d'énergie que dans leur auteur, les pensées s'entrechoquent et parfois s'entredétruisent, ce sont comme les « microbes » du monde spirituel.

Je vois parfois une pensée sortir d'un cerveau humain (je fais ces études par amour pour vous, Terriens bien-aimés); elle hésite, puis part comme une flèche, part à son but; là, elle hésite parfois encore, puis elle pénètre celui vers lequel elle était dirigée ou s'en retourne ballottée par des myriades de vibrations ou elle se noie sans jamais se perdre. Elle ne disparaît que quand elle est combattue d'une façon vive, ardente et morale. Mes frères aimés, il faut nourrir de bonnes pensées ; les bonnes pensées sauveront le monde.

Il est des pensées lumineuses, il en est d'obscures. A leur clarté répond leur valeur.

Plus elles brillent, plus elles sont bonnes et dignes de vivre.

Quand un médium écrit, son cerveau ne travaille plus, il est passif, je le vois dormir (je ne sais pas me faire comprendre autrement).

Les ondes éthérées sont longues ou courtes, de leur longueur dépendent leur force, leur vitalité, leur puissance. Quand on saura recueillir ces ondes on pourra facilement communiquer avec l'Au-delà. Ces ondes sont dues au passage des manifestations intellectuelles des êtres spiritualisés. Les unes sont pures, les autres viles. Ne t'ai-je pas dit qu'il y aurait plusieurs catégories d'êtres ici ?

Par vos pensées chastes et morales vous mettez en branle les ondes éthérées qui leur ressemblent. Que vos pensées soient impures et viles et vous attirerez des ondes néfastes.

Neuvième communication. — Quand les êtres sont prêts de quitter une

vie terrestre leurs amis de l'Au-delà accourent et facilitent le passage du corps charnel dans le corps spirituel. Ce passage se fait toujours suivant les mêmes lois. Plus le corps spiritualisé est développé dans la matière, plus sa vie nouvelle est puissante, et, par suite, plus il a de facilité à rompre avec la vie précédente. Mais toujours la séparation se fait. Tôt ou tard l'être trouve une enveloppe éthérée propre à son degré d'avancement. Cette enveloppe éthérée est fabriquée par lui-même, elle est faite de ses pensées, de ses aspirations. Il faut donc apprendre à bien penser; il faut donc vouloir le bien si l'on veut être léger dans l'Au-delà. La matière est lourde, elle est « visqueuse » comparée au fluide spirituel. Sachez que dans l'Au-delà on peut aussi corriger son enveloppe éthérée en voulant le bien.

Tout cela vous le savez, spirites; mais combien d'autres l'ignorent. Enseignez ce que vous savez : voilà votre devoir! Je sais qu'il faut être prudent et sage; mais que cette sagesse, cette prudence ne dégénèrent pas en indifférence.

Dixième communication. — Quand l'enveloppe éthérée est prête, l'être spirituel prend un essor vers les hauteurs, non de l'atmosphère, mais de cette couche d'éther qui est au-dessus de l'atmosphère, et c'est là qu'elle attend le jugement de ses actes. Ce jugement est tout différent de ce que vous croyez. C'est l'être lui-même qui fait le décompte de son insuffisance et qui arrive à comprendre sa valeur juste. Il sent, pendant ce décompte, qu'on l'entoure d'aide, et il n'a pas peur, il ose s'avouer ses torts, son insuffisance ai-je dit. Mais quand il est arrivé à se connaître, alors parfois il se décourage, et il faut l'entourer d'amour. Mes frères de la terre, faites provision d'amour; on en a tant besoin dans l'Au-delà pour franchir les étapes nombreuses qui mènent au séjour de paix!

Bien-aimés frères en croyance, n'oubliez pas que je serai près de vous, moi Louise, la désincarnée du Havre qui ai tant aimé nos réunions, et tant désiré être utile aux hommes!

Je suis au milieu d'êtres semblables à moi, dit-on, alors je peux vous les décrire. Leurs vibrations sont lumineuses et harmonieuses; elles portent partout la paix et l'espérance! (Je dois partir, adieu, chère, chère aimée, il y a près de moi ceux qui te guident et ceux qui m'amènent près d'eux. Tous sont beaux et meilleurs que nous tous!)

Onzième communication. — Quand les êtres spiritualisés sont redescendus ou montés plus haut, car ils redescendent s'il reste en eux plus de matière que d'esprit, alors commencent leurs peines ou leurs récompenses.

Leurs peines sont toutes morales, rien de physique, de matériel dans ces peines. Elles sont dues à des désirs inassouvis ou aux remords d'avoir mal fait. Ces remords peuvent être terribles! Il faut prier pour ces pauvres êtres, et leur faire comprendre qu'ils ne souffriront plus autant du jour où ils sau-

ront prier et se soumettre aux lois du rachat. Vous savez, « spirites », qu'on rachète ses fautes en souffrant sans murmurer les peines qu'on s'est attirées par sa faute.

Douzième communication. — Après la mort physique il en survient une autre : la mort de la première enveloppe éthérée. Cette première enveloppe est celle que l'on sort de son corps physique, elle est l'enveloppe périsprítale dont on vous a parlé. Elle est tout à fait semblable en apparence au corps physique, mais elle subsiste en général peu de temps, elle s'use vite, et c'est alors que l'être devient un amas de vibration. Cette seconde mort n'est pas du tout pénible. En général on s'arrache facilement à cette enveloppe parce qu'elle s'affine et s'épure d'elle-même. Parfois cependant on éprouve du regret à la quitter parce qu'on a peur d'abandonner tout à fait la terre. Erreur : il est aussi facile de revenir quand on est corps rayonnant.

Académie d'Etudes Psychiques du Portugal

On vient de fonder à Lisbonne, sous ce titre, une société scientifique, consacrée à l'étude des sciences psychiques et particulièrement de tout ce qui a rapport aux phénomènes magnétiques, télépathiques et spirites. C'est une sorte de fédération de groupes, dont la direction scientifique appartient à un comité permanent, composé des membres les plus dévoués à l'étude de ces sciences. Ce Comité se compose : de MM. les Drs A.-A. Martins Velho, avocat et professeur, qui est temporairement le président de cette société. Sont aussi membres du Comité, M. Mme le Dr Anaclet, R. d'Oliveira, médecin, le Dr Raul Leal, avocat, MM. Oscar Cybrão et Garcão, capitaine d'artillerie, le Dr Boutes Castello Branco, médecin, M. Horace Inglez Favares, fonctionnaire public, le Dr Juão Autunes, professeur, Dr Accurse de Campos, chirurgien, et Victor Cal, littérateur et poète.

Le président de l'Assemblée générale est le Dr Rodrigues de Oliveira. Est chargé de la direction administrative, le Dr João Antunes, le professeur A.-A. Martins Velho de l'Académie est conférencier.

Nous faisons des vœux pour le progrès de la nouvelle Académie, de laquelle il y a beaucoup à espérer, d'autant plus qu'elle est la première société de ce genre, régulièrement constituée, qui existe en Portugal.

CONFÉRENCES

Depuis deux semaines déjà M. Sédir, de retour à Paris, a repris (à l'hôtel des Sociétés Savantes et 32 rue Cardinet) les conférences qu'il fait toujours sur des sujets éternellement beaux, émouvants et graves. C'est « de l'Invisible et de la vie quotidienne » qu'il entretient cette fois son public. Sédir est particulièrement qualifié pour traiter ce genre de questions; il a l'autorité de quelqu'un qui vit pleinement son idéal, une grande expérience de tous les domaines de l'occultisme, une érudition profonde, et, enfin, un langage d'une simplicité, d'une précision et d'une noblesse remarquables. Il se propose cette fois de nous faire voir comment le Ciel nous prête une aide continuelle dans notre existence de chaque jour.

Ces causeries ont, par conséquent, une utilité immédiate, et peuvent devenir pour un homme de bonne volonté un réconfort et une lumière.

M. Sédir visitera aussi Bordeaux, Nantes, Rouen, Lyon, où il développera au point de vue mystique d'autres problèmes.

AVIS IMPORTANT

Nous recevons fréquemment d'intéressantes communications et des demandes de renseignements auxquelles, faute de temps, ou pour tout autre motif il ne nous est pas toujours possible de répondre. Dans le but de combler cette lacune nous inaugurons dans le présent numéro (aux feuilles jaunes), sous le titre de « Petite Correspondance », une sorte de courrier où seront exposées brièvement les communications et les demandes qui nous sont faites et auxquelles nous répondrons soit nous-même soit avec le concours de nos lecteurs.

Pensée du mois de juillet.

« *Prier, c'est triompher; la prière, c'est le moteur dont se sert la pensée pour stimuler les facultés de l'Esprit qui sont pour lui, dans l'espace, ses outils... La prière est le fil conducteur qui met la créature en relation avec le Créateur et ses missionnaires célestes.* »

Une communion d'harmonie relie les êtres à tous les degrés de l'immense échelle d'ascension, et sur tous les plans de la vie. L'homme n'est jamais seul, quand il lutte et souffre pour le bien et la vérité. Une foule invisible l'assiste et l'inspire, comme elle assistait Jeanne et les vaillants qui combattaient sous ses ordres. (Jeanne d'Arc médium. — Léon Denis.)

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

Ouvrages fondamentaux sur le Spiritisme
Par ALLAN KARDEC

Le Livre des Esprits.

(PARTIE PHILOSOPHIQUE)

Contient les principes de la doctrine spirite sur l'immortalité de l'âme, la nature des esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité selon l'enseignement donné par les Esprits. 54e mille, in-12, 475 pages.

Vade-mecum de la philosophie spirite.

Le Livre des Médiums.

(PARTIE EXPÉRIMENTALE)

Ou guide des médiums et des évocateurs, contient l'enseignement spécial des esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible, le développement de la médiumnité, les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du spiritisme. 46e mille, in-12, 510 pages.

L'Évangile selon le Spiritisme.

(PARTIE MORALE)

Contient l'explication des maximes morales du Christ, leur concordance avec le spiritisme et leur application aux diverses positions de la vie. 45e mille, in-12, 450 pages.

Cet ouvrage peut se diviser en 5 parties : Les actes ordinaires de la vie du Christ. — Les Miracles. — Les Paroles qui ont servi à l'établissement des dogmes de l'Eglise. — L'Enseignement. — Les Prédictions.

Le Ciel et l'Enfer ou la Justice divine selon le Spiritisme.

Contient l'examen comparé des doctrines sur le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle, les peines et les récompenses futures, les anges et les démons, les peines éternelles, etc., suivi de nombreux exemples sur la situation réelle de l'âme pendant et après la mort. 20e mille, in-12, 500 pages.

La Genèse, les Miracles et les prédictions selon le Spiritisme.

Contient le rôle de la science dans la Genèse, les systèmes du monde, anciens et modernes : l'Esquisse géologique de la terre; la Théorie de la terre, etc., etc. 18e mille, in-12, 465 pages.

Ce livre a pour objet l'étude de trois points diversement interprétés et commentés jusqu'à ce jour; il y est parlé des deux formes qui régissent l'Univers : *l'élément spirituel et l'élément matériel;* de l'action simultanée de ces deux principes naissent des phénomènes spéciaux que l'auteur a décrit d'une manière rationnelle.

Œuvres posthumes.

Ce livre comprend la biographie d'Allan KARDEC, sa profession de foi spirite raisonnée, comment il est devenu spirite, et les divers phénomènes auxquels il a assisté. 5e mille, in-12, 450 pages,

Ce livre renferme des extraits, *in extenso*, tirés du Livre de prévisions concernant le spiritisme et le discours prononcé par Camille Flammarion à l'enterrement d'Allan Kardec (les manuscrits du Maître qui ont servi à composer ce volume n'avaient jamais été publiés).

Chaque volume broché **3** fr. **50** *franco recommandé* (Étranger **3** fr. **75**)
Relié pleine toile marron, titres des plats et des dos dorés, **1** fr. en plus.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits. 1 vol. in-12, 25e mille, **1 fr.**

Le Spiritisme à sa plus simple expression. — Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 61e mille, **15** cent., *franco* **20** cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. — Brochure in 18, **10** cent., *franco* **15** cent.

Caractères de la révélation spirite. — Brochure in-18, **15** cent., *franco* **20** cent.

Les Fluides. — Extrait de la *Genèse*, **25** cent.

Esquisses géologiques de la terre. — Extrait de la *Genèse*, **25** cent.

Son portrait, carte album	**2** fr.	**Son buste,** beau bronze o^20	**40** fr.
— carte visite	**1** fr.	— beau bronze o^30	**60** fr.
— photogravure 24 × 30	**1** fr.	— imitation terre cuite o^30	**12** fr.
— photolypie 24 × 30	**0.50**	— albâtre o^30	**10** fr.

Publications périodiques :

EUROPE

FRANCE

Annales des Sciences psychiques, mensuel. Paris — 12 fr. par an.
Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Marseille, mensuel. — France, 5 fr. Etrang. 6 fr.
Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy, mensuel. — France, 5 fr. Etranger, 6 fr.
Bulletin de l'Institut général psychologique, paraissant 6 fois par an. Paris. — 20 fr. par an.
Bulletin mensuel des Invisibles. Lyon.
L'Echo du Merveilleux, bi-mensuel illust. Paris. — Six mois, 6 fr. Un an, 10 fr Etranger, 12 fr. 50.
Le Fraterniste, hebdomadaire. Douai (Nord). — France : un an, 6 fr. Six mois, 3 fr. Etranger 8 fr. et 4 fr.
Hermès, bi-mensuel. Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie). — France, 2 fr, Etranger, 3 fr. par an.
Le Lotus bleu, mensuel. Paris. — France, 10 fr. Etranger, 12 fr. par an.
Mens Lux, mensuel. Paris. — France, 4 fr. Etranger, 4 fr. 50 par an.
Le Monde Psychique, mensuel. Paris. — Seine, 10 fr. France, 11 fr. Etranger, 13 fr. par an.
Les Nouveaux Horizons, mensuel. Douai (Nord). — France, 5 fr. Etranger, 6 fr. par an.
Psyché, mensuel. Paris. — Un an, 5 fr.
La Résurrection, paraît tous les deux mois. Paris. — France, 3 fr. Etranger, 3 fr. 50 par an.
Revue de Psychothérapie, mensuel. Paris. — Paris, 8 fr. Départements, 10 fr. Etranger, 12 fr.
Revue scientifique et morale du Spiritisme, mensuel. Paris. — France, 10 fr. Etranger, 12 fr.
Les Temps Meilleurs, mensuel. Nantes. — 6 fr. par an.
Le Théosophe, bi-mensuel. Paris. — Un an, 5 fr. 6 mois, 2 fr. 50, 3 mois, 1 fr. 50.
La Tribune psychique, mensuel. Paris. — 5 fr. par an.
La Vie Future, mensuel. Alger. — France, 5 fr. Etranger, 6 fr. par an.
La Vie Mystérieuse, bi-mensuel. Paris. — France, 5 fr. Etranger, 6 fr. par an.
La Vie Nouvelle, mensuel. Beauvais (Oise). — 5 fr. par an.
Le Voile d'Isis, mensuel. Paris. — 5 fr. par an.

ALLEMAGNE

Die Ubersinnliche Welt, mensuel, Berlin.
Psychische Studien, mensuel. Leipzig.
Zeitschrift für Spiritismus, hebdom. Leipzig.

AUTRICHE-HONGRIE

Novo Sunce, mensuel. Jastrebarsko (Hongrie).

BELGIQUE

Le Messager, bi-mensuel. Liége.
La Vie d'Outre-Tombe, mensuel. Jumet.

ESPAGNE

Lumen, mensuel. Tarrasa.
Luz y Union, mensuel. Barcelone.
Nueva Era, mensuel. Barcelone.

GRANDE-BRETAGNE

Light, hebdomad. Londres.
The Occult Review, mensuel. Londres.

ITALIE

Luce e Ombra, mensuel illustré. Rome.
Philosofia della Scienza, mensuel. Palerme.
Ultra, bi-mensuel. Rome.

PORTUGAL

A Luz da Verdade, mensuel. Angra do Heroismo (Açores).
Boletim do Instituto Internacional de Psychologia, mensuel. Lisbonne.
Revista Espirita, mensuel. Porto.

RUSSIE

Psyché, mensuel. Varsovie (Pologne).
Rebus, hebdom. Moscou.

AMÉRIQUE

ANTILLES

Nuevos Tiempos, mensuel. La Havane.
Redencion, mensuel. La Havane, Cuba.

ARGENTINE

Constancia, hebdomadaire. Buenos-Ayres.
El Espiritismo, mensuel. Pehuajó (F. C. Oeste).
La Estrella de Occidente, mensuel. Buenos-Aires.
La Fraternidad, mensuel. Buenos-Aires.
La Regeneracion, mensuel. Gualeguaychú (Entre-Rios).
Revista de Méla-Psiquica Expérimental, mens. Buenos-Aires.

BRÉSIL

Alma e Coração, mensuel, Belem-Para.
Aperfeiçoador, mensuel. Rio-de-Janeiro.
O Espirita Mineiro, mensuel. Bello Horizonte.
Eternidade, mensuel. Porto-Alegre.
O Labaro, mensuel. Ceará-Fortaleza.
A Liberdade, bi-mens. Viçosa (Ceará).
A Luz, mensuel. Curityba. (Paraná).
Luz e Verdade, mensuel. São-Paulo.
Minas Espirita, mensuel. Juiz de Fora.
O Monitor Espirita, mensuel. Curityba (Paraná).
O Mundo Occulto, mensuel. Campinas.
Natalicio de Jésus, mensuel, São Paulo.
Nova Revelaçao, mensuel. São Paulo.
O Oraculo, mensuel. São Paulo.
O Penzamento, mensuel, Rio de Janeiro.
O Penumbra Psychica, mensuel. Nictheroy.
O Penzamento, mensuel. São Paulo.
Perseverança. Maceió Alagoas.
Reformador, bi-mensuel. Rio de Janeiro.
Revista Espirita, mensuel. Belém Pára.
Tribuna Espirita. bi-mensuel. Rio de Janeiro.
A Verdade, mensuel. Recife.
Verdade e Luz, mensuel. São Paulo.

CHILI

Estudios Orientales, mensuel. Valparaiso
El Paladin, bi-mensuel. Santiago.
Revista de Estudios psiquicos, mensuel. Valparaiso.

ÉQUATEUR

Boletin de Propaganda. Quito-Ecuador.

ÉTATS-UNIS

El Buen Sentido, hebdom. Ponce (Porto-Rico).
Fiat-Lux, mensuel. Ponce (Porto-Rico).
The Progressive Thinker. hebdom. Chicago.

MEXIQUE

Helios, mensuel. Mexico.

OCÉANIE

AUSTRALIE

The Harbinger of light, mensuel. Melbourne.

56e ANNÉE — JUILLET 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC



JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Paraît le 15 — SOMMAIRE — *le Numéro 1f.*

Société des Etudes Spirites. 441
Religion de l'Evolutionnisme. 442
Algol. Cinquantenaire de J. Reynaud. 467
J. Reynaud. Terre et Ciel. 467
H. Brun. Ames Réconciliées. 473
D. Delaunay. Avant la foi spirite. 484

ÉCHOS DE L'AU-DELA

Possession de Dieu. 484
Communication d'un écrivain. 485
Bureau de Julia. 487

ÉTUDES DIVERSES

Guibal. Causeries Philosophiques. 488
Dr Dupouy. La Xénoglossie. 495

L'ACTUALITÉ

Chevreuil. Au *Matin*. 501
P. Bodier. Vers la fédération. 502
Société d'Etude et de Contrôle de Carcassonne. 505
Niade. Société d'Etudes de Nice. 507
Société d'Etudes de Nantes. 509
Importante communication. 510
Prochain Congrès Religieux. 511
Nécrologie. 511
Faits divers. 512
Petite Correspondance. 512
Pensée du mois d'août. 512

BUREAUX : 42, Rue Saint Jacques — PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE — PARIS

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

LA REVUE SPIRITE

Chaque numéro **mensuel**, in-8° jésus, comprend 64 pages de texte et des pages d'annonces réservées aux ouvrages les plus recommandés. Les lecteurs y trouveront une suite d'articles philosophiques et moraux, des études et conférences, des nouvelles et actualités, et des comptes rendus détaillés de tous les phénomènes, expériences et ouvrages nouveaux concernant la doctrine. -- Le numéro de Décembre contient la couverture imprimée, le sous-titre et la table des matières pour l'année. **Plusieurs numéros sont illustrés.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies françaises.....	**10** fr. par an
Europe.....	**12** —
Outre-mer.....	**14** —

L'abonnement part de tout mois et se paie à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, de 768 pages, **10** fr. l'année, port en plus. — PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE. — *Reliure ½ basane solide et soignée*, de 1858 à 1892, **3** fr.; à partir de 1893, **3** fr. **50** par volume.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un *mandat-poste* à l'ordre de M. Paul LEYMARIE.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. Les abonnements français (France et Colonies Françaises) sont considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

AVIS TRÈS IMPORTANT

LA LIBRAIRIE SPIRITE fournit, *contre mandat-poste*, **tous les ouvrages** parus en librairie, à Paris, le port en sus (10 % de leur valeur pour la France et 20 % pour l'étranger. Recommandation : France **0.10**, Etranger, **0.25** par colis.

Envoi du catalogue contre **15** *centimes en Timbres-Poste* **français.**

Toutes les correspondances, *mandats-poste*, quel qu'en soit l'objet, doivent être adressés à **M. P. LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques, PARIS. — **Téléphone 819-53.**